Le COURRIER de la SIELEC — n° 9

Sommaire

Points de vue
Une Encyclopédie de la colonisation française p. 2
Renouveau postcolonial de la littérature d'Indochine p. 4
A propos du Grand Prix de littérature coloniale p. 7
En consultant l'Encyclopédie de la colonisation française p. 11

Revue des livres
L'Epopée sibérienne p. 12

Redécouvrir
Cacaouettes et bananes p. 18

Documents
Histoire de brousse p. 19
Emile Nolly p. 22
Un Cheval barbe nommé « Soudard » p. 23

Editions p. 25

Agenda p. 29

Si vous souhaitez contribuer à un
prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus
ou toutes informations à :
Roq.durand@wanadoo.fr

Adresse postale
19 rue Planet
30150 Roquemaure
France

L'association sur le net
www.sielec.net

Points de vue

UNE ENCYCLOPÉDIE DE LA COLONISATION FRANÇAISE : de l'entreprise improbable au début de réalisation

ALAIN RUSCIO (dir.) *

L'*Encyclopédie de la colonisation française*, dont l'éditeur désormais bien connu Les Indes savantes a commencé la publication, est une entreprise novatrice.

Commencer une présentation par la formule : « *Nous faisons œuvre pionnière* » est un signe d'outrecuidance insupportable. En Histoire, comme dans toutes les disciplines, il n'y a jamais de *Table rase*. Qu'il suffise de rappeler le *Lexique* de Jean Martin, si utile à deux générations d'étudiants[1], la série biographique de l'Académie des sciences d'outre-mer[2], la prestigieuse *Histoire de la France coloniale* de nos collègues Charles-Robert Ageron, Catherine Coquert-Vidrovitch, Gilbert Meynier et Jacques Thobie[3], enfin les deux *Dictionnaires* les plus récents[4].

Et pourtant…

Novatrice, la publication l'est d'abord par sa couverture temporelle. Nous avons pris le parti de considérer que l'esprit de combat et de domination contre *l'Autre,* l'étranger, le barbare, dont l'idéologie coloniale est directement issue, a pris ses racines dans un passé très éloigné de l'histoire de l'Occident, avant même qu'il y ait une entité nationale appelée France. Que personne, donc, ne s'étonne, de trouver une entrée « Croisades » dans notre travail. Ou encore une notice sur la Bataille de Poitiers, tant cet épisode, *martelé* si nous osons dire durant des décennies, eut d'importance dans le façonnement de l'imaginaire colonial. De même pour Roncevaux, où jamais Sarrazin ne parut, quoi qu'en ait prétendu (mais plus de trois siècles plus tard) la *Chanson de Roland.* Sont ensuite analysées, de façon plus classique, la période de la traite négrière (y compris les mouvements d'opinion, esclavagisme contre abolitionnisme), la colonisation *stricto sensu,* de l'extrême fin du XVIIIe siècle (la campagne d'Égypte, si importante, si méconnue) et de la première moitié du siècle suivant (conquête d'Alger, 1830) au processus de la *décolonisation tragique* (1945-1962), en passant par un apogée de plusieurs décennies (et, en son cœur, l'exaltation du colonialisme à l'Exposition de Paris-Vincennes en 1931).

Novatrice par sa couverture spatiale, ensuite. Toutes les régions du globe où la France a, à un moment ou à un autre, fait flotter son drapeau, sont étudiées. De la *première* colonisation (Amérique française, Inde…) à la seconde (*« La France est un Empire »*, d'Alger à Saigon, de Ouagadougou à Nouméa…). Mais notre équipe a également couvert les tentatives (ou les tentations) de colonisation, du Yunnan cher à Paul Doumer à la Corée, à la Patagonie, en passant par la triste aventure mexicaine.

Nous avons adopté des entrées thématiques :

- Peuples (*Arabes, Berbères, Sénégalais, Khmers, Annamites, Somalis*…).
- Événements (*Bataille de Sidi-Brahim, Affaire Voulet-Chanoine, Révolte kanak de 1878, Décret Crémieux, Bataille de Dien Bien Phu*…).
- Grandes périodes (*Croisades, Esclavage, Colonisation*…) ou sous-périodes (*Révolution, Premier Empire, Second Empire, Front populaire*…).
- Grands groupes humains (*Soldats français aux colonies, Soldats colonisés, Intellectuels français*…).
- Familles politiques (*Libéraux, Communistes, Radicaux, Gaullistes, Socialistes*…).
- Mots ou expressions-concepts (*Barbares & barbarie, Sauvages et sauvagerie, Nostalgérie*…).
- Quelques titres d'essais politiques majeurs (*De la colonisation chez les peuples modernes, Discours sur le colonialisme, Les damnés de la terre…).*
- Quelques titres de livres-reportages qui ont marqué (*Voyage au Congo, Sur la Route mandarine, Terre d'ébène, Indochine SOS…)*

- Traces de l'histoire coloniale dans les œuvres d'écrivains célèbres (Maupassant, Jules Verne, Eugène Sue, Céline…)

- Quelques titres de romans connus (*Les Civilisés, Le mariage de Loti, Un barrage contre le Pacifique*…) ou oubliés (*Les Khouan du Lion Noir, Thi Ba, fille d'Annam, Batouala*…)

- Mots des dominés passés dans la langue des dominants (*Salamalec, Cagnat, Gourbi, Congaye*…).

- Mots nouveaux directement issus de l'histoire coloniale (*Pieds Noirs, Caldoches, Békés*…).

- Mots dévalorisants et / ou racistes (et ils furent nombreux)

- Formules (*« Périssent les colonies plutôt qu'un principe », « C'est vous le nègre ? », « Plus un homme, plus un sou »*…).

L'entrée par noms propres d'individus n'a pas été retenue car cela aurait pris des proportions plus gigantesques encore.

Le principe est de faire suivre chaque entrée d'une courte définition, puis de textes l'illustrant (le plus souvent possible, contemporains des événements), le tout évidemment accompagné d'un appareil scientifique (commentaires, paragraphes explicatifs de transition, références des documents cités, bibliographies…).

Entreprise novatrice, avons-nous écrit : l'expression convient également au nombre de contributeurs, plus d'une centaine : chercheurs confirmés, professeurs d'université, auteurs de thèses et d'études faisant autorité (nous ne pouvons ni ne voulons citer de noms, par crainte de faire des oublis dommageables) ; mais aussi de jeunes docteurs ou doctorants, traitant des thèmes ayant fait l'objet de leurs travaux récents. Diversité également dans le recrutement géographique : les auteurs sont issus de la France hexagonale, des territoires d'outre-mer, mais aussi des anciennes colonies. Cela a été un parti pris assumé : à chaque fois que nous avons pu le faire, nous avons demandé à des collègues du Maghreb, d'Afrique subsaharienne, de l'ex-Indochine, etc., de rédiger les notices sur l'his-toire de leurs propres pays. Enfin, on le sait, l'histoire coloniale française est devenue un objet d'étude de la communauté scientifique internationale : de ce fait, des collègues Étatsuniens, Canadiens, Britanniques, Belges, ont également livré des notices.

Le tout a pris au fil des mois des proportions considérables. Nous avons recensé, à ce jour, 2.119 notices de *Abandon* (sous-entendu : des colonies) à *Zouaves*. Deux volumes sont parus, portant sur les lettres A et B (volume I) et C (volume II) ; un troisième (lettres D à G) est sous presse. Nous ne sommes d'ailleurs pas en mesure de savoir, aujourd'hui, combien il y aura de volumes en tout, mais nous serons assez probablement autour de 7 à 8.

Enfin, il nous a semblé que bien des entrées de l'ère post-coloniale avaient une certaine autonomie et nécessitaient un traitement autonome. Il y aura donc, après les volumes de cette *Encyclopédie*, une ultime livraison, que nous appellerons probablement *Encyclopédie de la France post-coloniale*, en ne retenant que l'acception chronologique de ce concept.

Pour toute information complémentaire sur l'évolution du projet et les contenus, mais aussi pour faire des propositions de contributions, s'adresser à Alain Ruscio, coordinateur du projet, ruscioalain@gmail.com

Les informations sur les conditions d'acquisition peuvent être trouvées sur le site de l'éditeur, Les Indes Savantes, http://www.lesindessavantes.com

Alain* Ruscio *(chercheur indépendant, Paris)

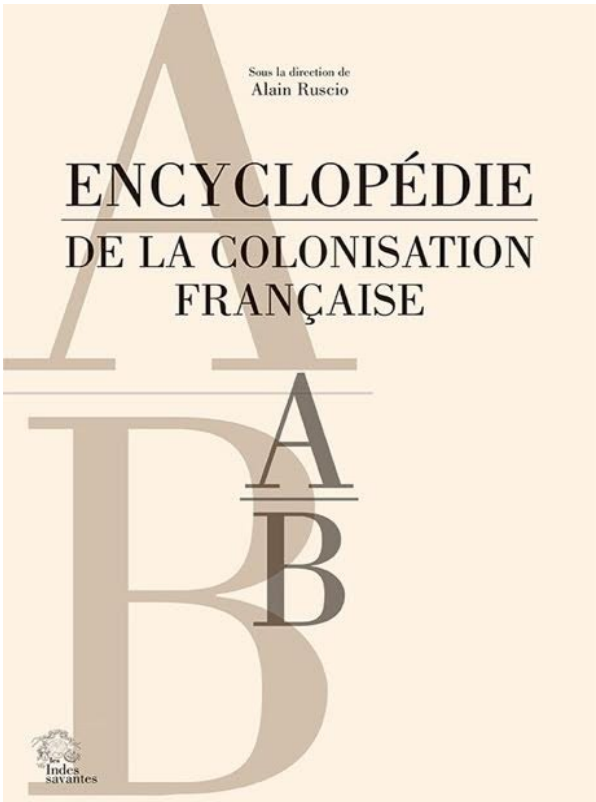
* *Encyclopédie de la colonisation française, Les Indes savantes*

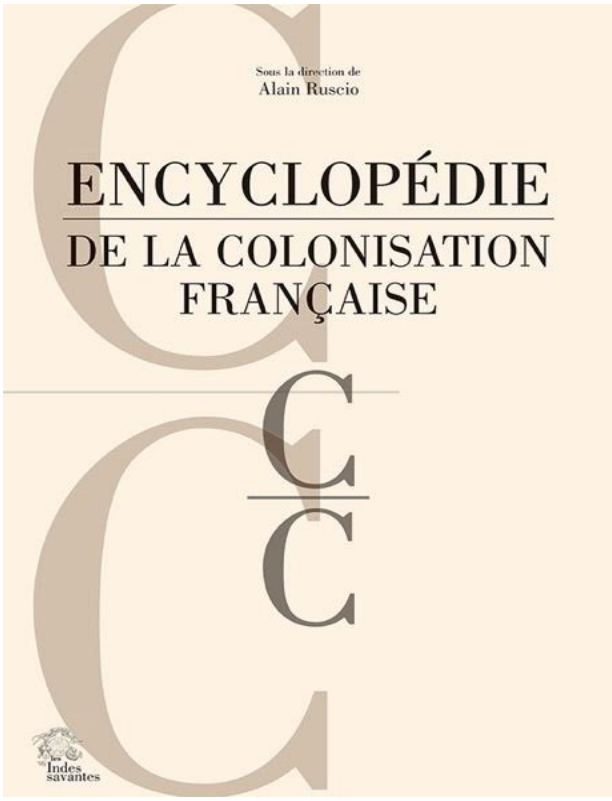
1 Paris, Dalloz, 1988.

2 *Hommes & Destins*, 11 volumes, Paris, 1975 à 2011.

3 Réédition, Paris, Armand Colin, 2016

4 Claude Liauzu (dir.), *Colonisation : droit d'inventaire,* Paris, Armand Colin, 2004 ; Jean-Pierre Rioux (dir.), *Dictionnaire de la France coloniale*, Paris, Flammarion, 2007.





POUR UN RENOUVEAU POSTCOLONIAL DE LA LITTERATURE D'INDOCHINE EN LANGUE FRANCAISE : REFLEXIONS ET ENJEUX

FAY WANRUG SUWANWATTANA
(doctorante d'études françaises, université d'Oxford, Angleterre)

L'article de Giang-Huoung Nguyen intitulé, « Pour l'Indochine littéraire » dans la chronique « Point de vue » du dernier numéro (n° 8) de la SIELEC nous rappelle l'existence d'un important corpus de littérature en langue française sur l'Indochine coloniale (et aussi, par conséquence logique, sur le Vietnam postcolonial) ; c'est aussi un appel à l'attention des critiques engagés dans les études coloniales et postcoloniales au sujet de ce corpus aujourd'hui peu étudié, sinon oublié.

Doublement « marginalisé », en France et au Vietnam,[1] ce corpus semble passer sous silence au sein des études postcoloniales et du mouvement d'études « littérature-monde » (World literature) alors même que ces deux courants visent à revaloriser ce type de productions littéraires extra-européennes et la circulation transnationale et globale des textes.

La démarche de Nguyen est donc particulièrement bienvenue à une période où la question coloniale et post-coloniale peut apporter des éléments explicatifs et de nouvelles perspectives aux actuels débats politiques et sociaux, dans le contexte des questions liées à l'immigration et aux défis auxquels fait face le modèle républicain d'intégration. Ce dernier, après tout, a été largement influencé par le modèle colonial d'assimilation mis en place sous l'Empire français.

En répondant à ce rendez-vous franco-indochinois pour en finir avec « l'exotisme et [les] rêveries les plus superficielles » (p. 4), je voudrais apporter quelques réflexions sur des possibilités de renouvellement des recherches sur ce corpus au sein du monde académique contemporain. Les dimensions transdisciplinaire et multilingue de ces projets, en particulier, nous semble pouvoir constituer des apports précieux pour notre projet

concernant l'Indochine française.

Écrite aussi bien par des auteurs français que par des auteurs autochtones francophones, « la littérature francophone indochinoise » reste avant tout difficilement accessible, du point de vue éditorial et physique. Pour le monde éditorial, en dehors des deux maisons d'éditions L'Harmattan et La Frémillerie mentionnées par Nguyen, il faut également ajouter une autre maison importante, Kailash, basée à Paris et Pondichéry, et qui est pourtant absente de l'article de Nguyen. Les éditions Kailash se sont donné pour mission de rééditer des textes littéraires d'auteurs français, notamment de la période coloniale. Pour ce qui concerne l'Indochine française, on y trouve des textes d'auteurs tels que Émile Nolly, Claude Farrère, Albert de Pouvourville, Jules Boissière, Eugène Pujarsniscle, pour ne citer qu'eux. Plusieurs auteures féminines, telles que Jeanne Leuba et Clotilde Chivas-Baron, restent également à être rééditées. Cependant, si l'initiative de Kailash est particulièrement bienvenue, le travail d'édition des textes pourrait être plus rigoureux[2] ; une raison de plus pour que les chercheurs dans le domaine se sentent impliqués et dans le contrôle des sources et dans la rédaction de préfaces et d'introductions qui placeraient ces textes dans leur contexte historique et esthétique, tout en apportant un regard critique renouvelé. Parallèlement à cette dimension éditoriale, reste un autre moyen, bien connu des chercheurs, d'accès à ces textes : comme l'a remarqué Nguyen, ils sont consultables à la Bibliothèque Nationale de France (BNF) mais exclusivement en microfiche. Sur ce point, il est désormais temps que la BNF revoit sa politique de numérisation en adoptant une stratégie pro-active : les critères pour qu'un texte soit numérisé, outre le nombre des demandes de consultation, devraient prendre en compte une nouvelle politique de « visibilisation » des textes marginaux comme ceux de l'Indochine littéraire dont l'importance historique et académique se révèle aujourd'hui de plus en plus indiscutable. C'est donc un appel à la numérisation du corpus littéraire d'Indochine qu'il faudrait adresser à la BNF, ce qui facilitera les travaux des chercheurs, contribuant ainsi à la visibilité de ces œuvres dans le paysage universitaire et académique, et ce à l'échelle globale.

À côté de cette question pratique et matérielle, l'article de Nguyen déplore essentiellement le manque de travaux critiques entrepris sur ce corpus. Ainsi sont recensés les travaux entrepris par les précurseurs dans le domaine tels que Jean-Marc Moura, Henri Copin, Patrick Laude, Jack Yeager, ou encore Bui Xuan Bao. Pourtant, depuis le tournant postcolonial, notamment dans le monde académique anglo-américain, un regain d'intérêt pour cette littérature d'Indochine en langue française, est apparu et s'est matérialisé par d'importantes publications en langue anglaise qui sont ignorés par l'article de Nguyen. Ces travaux portent un regard innovateur sur ce corpus, à travers des approches relevant de différentes disciplines telles que l'histoire (Marie-Paule Ha, Nicola Cooper), l'anthropologie (Ann Laura Stoler), la critique littéraire (Nathalie Nguyen, Jennifer Yee), les études culturelles (Panivong Norindr, Robert Aldrich, Franck Proschan) et les arts visuels (Marc Deyasi).[3] Tous sont portés, de différentes manières et à différents degrés, par le renouveau théorique qu'ont apporté, depuis les années 1980 et 1990, les théories postmodernes, postcoloniales, *gender studies*, l'approche matérialiste et historiciste. Aussi la littérature d'Indochine francophone est-elle souvent étudiée non pas d'une manière exclusive, mais plutôt en symbiose avec les autres discours environnants, que ce soit médical, légal, administratif, anthropologique, artistique ou scientifique. Cette démarche interdisciplinaire met en lumière les circulations et les réseaux discursifs entre la métropole et la colonie de telle manière qu'elle déconstruit la francocentricité de ces discours, révélant ainsi la part coloniale au cœur même de la modernité française et du projet républicain. À la croisée de ces discours donc, les implications réelles et matérielles sur la vie *coloniale* mais aussi *métropolitaine* sont montrées à la fois comme des effets collatéraux et des conditions inhérentes de la production littéraire. Une approche multidisciplinaire mobilisant des productions textuelles de genres variés constitue ainsi une des caractéristiques du travail de cette nouvelle génération de chercheurs anglophones.

Ce dont on a véritablement besoin outre une « excavation » des œuvres tombées dans l'oubli, c'est d'une approche pluridisciplinaire qui incorpore les théories et les approches contemporaines

dans la façon d'examiner et de problématiser ce corpus historique. Ce n'est que par la biais d'une telle démarche critique que l'on pourra mieux faire ressortir, dans toutes leurs ambiguïtés et complexités, les discours coloniaux et anti-coloniaux qui ont commencé à émerger dès le premier contact interculturel. Sans évacuer l'incontournable schéma binaire colonisé/ colonisateur, elle permettra de le dépasser pour révéler ce que ces textes nous disent non seulement sur le passé, mais aussi au sujet de notre temps post-moderne où le discours sur les différences culturelles, raciales et sexuelles est plus que jamais un enjeu crucial pour comprendre les conflits nationaux et transnationaux.

Pour ce faire, une étude postcoloniale avec une perspective globale du corpus de la littérature francophone d'Indochine doit être entreprise. Des échanges et transferts de savoir entre les travaux en français et ceux en anglais (sans oublier les autres langues européennes et asiatiques) doivent être entrepris par les chercheurs et tous les agents concernés ; des travaux comparatistes entre les colonies et les empires sont plus que souhaitables. Aussi faudrait-il entreprendre des recherches dans le cadre de l'Histoire du Livre qui porteront sur les réseaux de publication, la réception et la circulation de ces textes entre les anciennes colonies et la métropole. Elles pourront faire ressortir les transferts de concepts esthétiques entre ces deux espaces ainsi qu'à l'échelle européenne et trans-impériale, en plus des réseaux d'échange des textes. Enfin, un renouvellement du regard critique, qui mobilise les avancées théoriques telles qu'elles se font actuellement dans le milieu académique international — que ce soit le postcolonialisme, la littérature-monde, les *gender* et *queer* studies, les études diasporiques, l'approche transnationale et les *memory studies* entre autres — doublé d'une mise en question épistémologique du fondement des disciplines et de la position du/de la critique, serait salutaire pour cette sortie de l'ombre du colonial vers le global. En effet, il me semble que le péril le plus irréparable, pour le/la critique engagé/e dans cette promesse d'« excavation » et de renouvellement, serait de retomber dans le piège de reproduction et de perpétuation des idéologies, de l'imaginaire et du vocabulaire exotiques et coloniaux, ce qui représentera une opération de séparation et de sujétion, plutôt que celle de l'échange et de la valorisation de la subjectivité.

Bibliographie sélective

Aldrich, Robert F., *Colonialism and homosexuality* (London: Routledge, 2003).

Cooper, Nicola J., *France in Indochina: Colonial Encounters* (Oxford: Berg Publishers, 2001).

Deyasi, Marco, *French Modern Art and "Indochina" 1889-1931: Colonialism, Primitivism, and Visual Culture* (à paraître chez Routledge)

Ha, Marie-Paule, *Figuring the East: Segalen, Malraux, Duras, and Barthes* (Albany: State University of New York Press, 2000).

- Theme of Exil in Indochinese Return Narratives', *Mots pluriels,* 17 (2001).

- *French Women and the Empire: the Case of Indochina* (Oxford: Oxford University Press, 2014).

Nguyen, Nathalie Huynh Chau, *Vietnamese Voices : Gender and Cultural Identity in the Vietnamese Francophone Novel* (DeKalb, Illinois Southeast Asia Publications, Center for Southeast AsianStudies, Northern Illinois University, 2003).

Norindr, Panivong, *Phantasmatic Indochina: French Colonial Ideology in Architecture, Film, and Literature* (Durham and London: Duke University Press Durham, 1996).

Proschan, Frank, "Syphilis, Opiomania, and Pederasty": Colonial Constructions of Vietnamese (And French) Social Diseases', *Journal of the History of Sexuality,* 11 (2002), 610-36.

-'Eunuch Mandarins, Soldats Mamzelles, Effeminate Boys and Graceless Women: French Colonial Constructions of Vietnamese Genders', *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies,* 8 (2002), 435-67.

Robson, Kathryn, et Yee, Jennifer (eds.), *France and "Indochina": Cultural Representations* (Lanham, Md. and Oxford: Lexington Books, 2005).

Stoler, Ann Laura, *Race and the Education of Desire: Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things* (Durham, London: Duke University Press, 1995).

Carnal knowledge and imperial power: Race and the intimate in colonial rule (University of California Press, 2002).

Yee, Jennifer, 'Neither Flesh nor Fowl: "Métissage" in fin-de-siècle French Colonial Fiction', *L'Esprit Créateur*, 38 (1998), 46-56.

- 'Indochine Androgyne': Androgyny in Turn Of-The-Century French Writing on Indochina', *Textual Practice*, 15.2 (2001), 269-82.

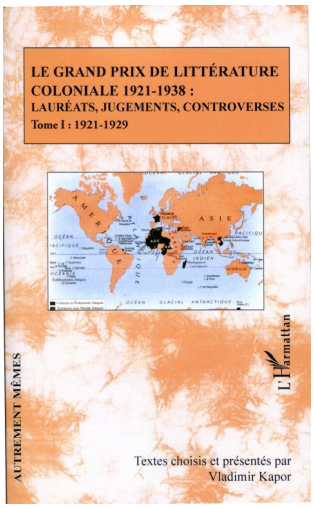
- 'Recycling the 'Colonial Harem'? Women in postcards from French Indochina', *French Cultural Studies* (2004), 5-19.

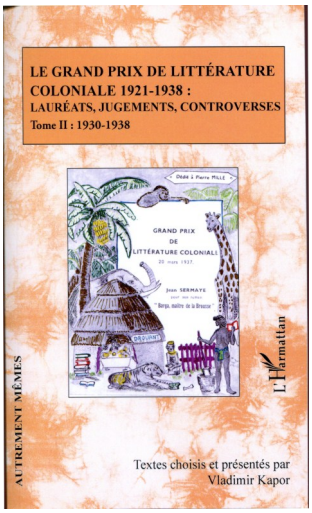
Doré, François, HYPERLINK: librairiedusiam.com, fiches de lecture (123 à ce jour).

1 Comme l'a bien signalé Nguyen, cette littérature n'apppartient ni « tout à fait au champ littéraire autochtone, ni complètement au champ littéraire française ». (p. 2)

2 Cette défaillance éditoriale serait une raison plausible de l'absence de Kailash dans cet article de Nguyen. Certaines librairies vont jusqu'à refuser de vendre les publications de cette maison d'édition à cause de l'absence d'un vrai travail éditorial, comme par exemple 'Fenêtre sur l'Asie', rue Gay Lussac, Paris V.

3 Voir une sélection de la bibliographie à la fin de l'article. Cette répartition selon les disciplines est donnée à titre indicatif selon la méthodologie dominante de chaque chercheur. En effet, ces chercheurs travaillent essentiellement à la croisée de plusieurs disciplines et approches ; par exemple, Yee étudie autant les textes littéraires que les cartes postales, Cooper écrit sur l'urbanisation et l'architecture autant que l'analyse du discours colonial administratif et littéraire.





Entre exotisme, cosmopolitisme, littérature de voyage ou touristique, et Loti, Kipling, Morand, Segalen :

A propos du *GRAND PRIX DE LITTERATURE COLONIALE, 1921-1938* *(Textes choisis et présentés par VLADIMIR KAPOR)**

Gérard Chalaye (SIELEC, Maroc)

C'est un bel outil que notre collègue Vladimir Kapor offre au chercheur et à *l'honnête homme* curieux de culture de l'ère coloniale. Après les rééditions d'ouvrages de Pierre Mille, Marius-Ary Leblond, Louis Cario et Charles Régismanset, Roland Lebel ou Eugène Pujarniscle, déjà présents dans la magnifique collection *Autrement Mêmes* [http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=collection&n°=239], admirablement dirigée par Roger Little, voilà celle qui nous éclairera, encore davantage, sur les théories de cette catégorie littéraire, effacée par la puissance de l'histoire, que constitue la *littérature* (dite) *coloniale*.

Pour notre part, en dehors de l'évident intérêt historique de l'entreprise, nous insisterons particulièrement sur la remarquable problématique qu'elle soulève, et dont nous esquissons le cadre, ci-dessous, dans une rapide et schématique évocation. En effet, quel est véritablement le statut de ces textes ? Plutôt que de littérature coloniale, notre regretté collègue, le professeur Norbert Dodille préférait parler de littérature des colonies, des empires, ou encore de l'ère coloniale. En 1909, Pierre Mille en réponse à une enquête lui demandant ce qu'il pensait de la littérature coloniale française, n'écrivait-il pas : « Je professe une opinion scandaleuse. C'est qu'il est impossible de répondre parce que la littérature coloniale n'existe pas » (*Littérature coloniale, Le Temps*, 1909), pour ce qui fut, en fait, un objet perpétuellement en cours de création ? Norbert Dodille, toujours, enfonce le clou en affirmant que « vouloir assimiler le discours du roman colonial aux discours politiques ou théoriques sur la colonisation, serait aussi vain que de réduire au projet

d'une unique analyse, le discours romanesque et le substrat historique et idéologique dans lequel il s'inscrit » (*Introduction aux discours coloniaux,* PUPS, 2011*).*

Quelle frontière existe-t-il avec l'exotisme, lorsque Martine Astier-Loufti déclare que « les ouvrages qui dans la littérature française traitent de l'expansion coloniale peuvent être répartis en deux catégories. D'une part se trouve classée dans la rubrique de l'exotisme, toute la littérature romanesque ou poétique qui intéresse la critique littéraire. D'autre part, les essais, récits, études qui relèvent de la littérature spécialisée, retiennent l'attention des historiens et des polémistes » (*Littérature et colonialisme*, Mouton, 1971) ? *Exotikos (étranger)* note l'étrangeté, la différence, l'éloignement, « goût des mœurs et coutumes et formes artistiques des peuples lointains, souvent appréhendées de manière superficielle » selon le Robert. Voilà donc le couple infernal. D'une part, avec l'exotisme et ses sous-produits (littérature de voyage, touristique, cosmopolite...), le rapport à *l'autre* crée le choc de l'étrangeté absolue et de l'incompréhensible. C'est une attitude esthétique, romantique, différentialiste, et selon le néologisme de Victor Segalen, « l'exotisme n'est donc pas une adaptation ; n'est donc pas la compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une *incompréhensibilité* éternelle » (*Essai sur l'exotisme).* D'autre part, selon Denise Brahimi, « le roman exotique s'inverse en son contraire pour devenir le roman colonial qui condamne ce que le premier a exalté » *(Le Roman colonial,* L'Harmattan, 1987). Nous replions alors le différent sur le même en se l'appropriant, au moyen du réalisme et de l'universalisme.

Mais « si Brahimi établit une distinction évidente entre le roman exotique et le roman colonial, un Jean-Marc Moura (*Lire l'exotisme*, Dunod, 1992) met l'accent pour sa part, sur l'ambiguïté et les contradictions qui rendent cette distinction moins nette » (Patrick Crowley, Présentation à Louis Cario et Charles Régismanset, *L'exotisme : la littérature coloniale*, L'Harmattan, 2016). Pour Moura, « la relation exotisme-littérature coloniale va être entendue comme un antagonisme pris dans un rapport chronologique. L'exotisme prépare en quelque sorte, les lettres coloniales quoiqu'il soit incapable d'atteindre à leur acuité, à leur réalisme » (Crowley, 2016). Et pourtant...

Pourtant, l'exotisme refuse avec véhémence de se laisser évincer car « là où la littérature coloniale se caractérise comme le prolongement d'une entreprise politique et idéologique, l'exotisme fait preuve d'un refus du conformisme aux idéologies en privilégiant une subjectivité qui se donne à une dérive exotique, laquelle déborde les contraintes idéologiques » (Patrick Crowley, 2016). C'est pourquoi selon Pierre Mille, l'existence même d'une littérature coloniale française provoque un débat dans les milieux littéraires. Et pourquoi Marius-Ary Leblond se gardent bien de définir, dans leur anthologie de 1906, ce concept utile mais vide de contenu. De même chez Louis Cario et Charles Régismanset, la catégorie du roman colonial est elle-même remise en question en 1911. Le Grand prix de littérature coloniale fait donc fi de ces hésitations d'avant-guerre : si la littérature coloniale n'existe pas, elle est à créer ! Puisque son ambition est finalement de codifier une catégorie en quête de définition. Pour cette quête, il y a deux repoussoirs Loti et Morand, un modèle Kipling, et un espoir Victor Segalen...

Pierre Mille cherche donc à tenir un discours prescriptif, en édictant que « l'écrivain colonial a un statut à part et un rôle privilégié à jouer parce que, à la différence des métropolitains voyageurs, son long séjour ou de préférence, ses racines en pays exotique, lui fournissent un garant d'authenticité » (Jennifer Yee, Présentation à Pierre Mille, *Barnavaux aux colonies,* L'Harmattan, 2002). N'oublions pas que les *mauvaises langues* n'hésitèrent pas à nommer ironiquement le Grand Prix, le "Prix Pierre Mille" (chez qui il fut fréquemment décerné) » ! : « Et voilà pourquoi il y a vraiment une littérature coloniale anglaise : Kipling était un Anglo-indien » (*Littérature coloniale, le Temps,* 1909). Kipling constitue donc le grand modèle. « Mais notre littérature coloniale à nous [...] ! - poursuit Pierre Mille - Ce n'est pas de la littérature coloniale, c'est de la littérature de tourisme colonial » (*Littérature coloniale, le Temps,* 1909). Tout le clivage est de décider si l'âme indigène est ou non *impénétrable...*

Dans leur ouvrage de 1926, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial,* les Leblond « doivent d'abord se faire les archivistes d'une catégorie littéraire à construire » (Vladimir Kapor, Présentation de Marius-Ary Leblond, *Écrits sur la littérature coloniale,* L'Harmattan, 2012).

C'est qu'encore en « 1906, la littérature coloniale ne se distingue guère de l'exotisme dans la réflexion des Leblond » (Kapor, 2012), car « dans les écrits datant de la période 1900-1920, l'exotisme n'est doté d'aucune valeur péjorative. Dans *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, l'opposition trouve sa valeur définitive qu'on retrouvera d'ailleurs plus tard chez d'autres grands théoriciens de la littérature coloniale comme Roland Lebel ou Eugène Pujarniscle. Antérieur à la littérature coloniale, l'exotisme s'avère aussi inférieur à celle-ci» (Kapor, 2012). De plus « Marius-Ary Leblond précisent que la littérature coloniale pas plus que l'exotisme n'est point à confondre avec la grande vague des années 1920 : le cosmopolitisme [...] : dans cette allégorie critique, Paul Morand joue le rôle du cosmopolite alors que Pierre Loti incarne l'écrivain exotique » (Kapor, 2012).

Contrairement à l'exotisme romantique, la littérature coloniale se veut donc réaliste et même naturaliste. C'est la question posée par Louis Cario et Charles Régismanset dans *L'Exotisme : la littérature coloniale (Mercure de France,* 1911). Pierre Citti en développe bien les termes, affirmant qu' « on ne dit pas de *Stèles, Connaissance de l'Est, Livre de la jungle, Atala, l'Enéide* et même *Tartarin* que c'est de la littérature coloniale mais de la littérature tout court » (*Empire et décadence,* Cahiers Sielec 7, 2011). Chez Cario et Régismanset, le *couple infernal* semble reprendre son sempiternel service puisque « leur ouvrage esquisse une histoire de l'exotisme par le biais de récits de voyages et des œuvres exotiques » (Crowley, 2016*).* Et de nouveau, « ce faisant Cario et Regismanset posent la question de l'existence ou non du roman colonial français » (Crowley, 2016). De nouveau se pose l'énigme de *l'incompréhensibilité* humaine puisque « L'exotisme est partout où les paysages sont différents de ceux qui servent de cadre à la vie de notre race, partout où les hommes nous paraissent être moins nos semblables » (Crowley, 2016). C'est ainsi que de prime abord nous pouvons situer *l'exotisme* dans le sillage des ouvrages de Marius-Ary Leblond. C'est seulement alors que Cario et Régismanset se révèlent comme novateurs puisqu' « ils revendiquent un *exotisme nouveau*, un exotisme vrai afin d'approfondir la connaissance des nouveaux mondes, c'est-à-dire le monde colonial.

En dépit de l'absence d'un vrai roman colonial français, ils ne sont pas pessimistes pour le futur car le beau livre de Max Anély (*Les Immémoriaux* de Victor Segalen) permet d'espérer des œuvres enfin originales » (Crowley, 2016). « Un exotisme nouveau est prêt à naître, moins artificiel, plus vigoureux, plus près de la vie » (Crowley, 2016), martèlent-ils, même si « Segalen revendiquera *l'incompréhensibilité* éternelle comme un ressort de l'exotisme » (Crowley, 2016). La littérature coloniale sera donc bien un exotisme, mais un *exotisme nouveau,* bien plus profond et puissant que l'ancien, un exotisme qui se dépassera et s'auto-détruira, pour se transformer alors en véritable littérature coloniale !

Contrairement à ce qu'il peut sembler, ce n'est donc pas un vain détour que la nouvelle étude de Vladimir Kapor sur le Grand Prix, tant elle permet d'interroger des notions aussi subtiles et actuelles, que les littératures francophone, exotique, cosmopolite, de voyage, touristique, ou encore celle dite des grands auteurs, dont les nuances finissent par s'effacer ou se complexifier singulièrement. Et c'est sans compter tout ce que l'historien peut ainsi appréhender sur cette période, à travers ce genre certes daté (lequel ne l'est pas ?), mais injustement éliminé et méprisé par la critique officielle. Quoi de mieux, en effet, pour comprendre ce qu'ont tenté, pensé, espéré, ces théoriciens, que ce Grand prix de littérature coloniale décerné de 1921 à 1938 (avant de se transformer en Grand Prix de l'Empire) ? A travers ces deux riches volumes, Vladimir Kapor nous restitue ce qu'il est possible de retenir des jugements et controverses, concernant les lauréats des œuvres primées. Quel riche champ d'analyses et de réflexions, qui ne manque pas de nous ménager des surprises de taille !

Fondé en 1920 par le ministre des Colonies Albert Sarraut et pré-datant les grands ouvrages cités plus haut auxquels il offre de la matière, ce Grand prix, pendant 18 ans, est le laboratoire où la doctrine et la politique de la littérature coloniale française s'élaborent. La quatrième de couverture nous informe qu' « attribué par un jury réunissant les écrivains coloniaux de tous bords [...] et quelques activistes et fonctionnaires coloniaux, le Grand Prix devient également l'objet autour duquel se cristallisent des débats souvent échauffés sur la définition de la littérature coloniale et son rôle social, sur les stratégies propa -

-gandistes et publicitaires à employer pour la faire connaître ou encore les moyens les plus appropriés de sa diffusion à travers l'empire ». Comme nous l'avons vu, « la littérature coloniale qu'il se proposait de récompenser était pendant la Belle Epoque, un terme flou : véritable non-dit de l'*anthologie coloniale* (1906) de Marius-Ary Leblond» (vii). En effet, « si l'on sait que l'appel à candidature du Grand Prix s'adressait aux auteurs d'un ouvrage d'inspiration coloniale […], il devient clair que l'une des ambitions de la récompense était précisément de codifier une catégorie en quête de définition » (ix). C'est pourquoi « le principal ennemi que la littérature coloniale doit combattre est l'anticolonialisme tel que propagé par *Batouala* de René Maran à en juger au moins par le scandale que son couronnement par l'Académie Goncourt en 1921, provoqua dans le monde des lettres et les cercles coloniaux » (xxxi). Les deux tomes présentent respectivement pour le premier, Jean Marquet, Maurice Le Glay, Gaston Joseph, André Demaison, Louis Charbonneau, Roland Lebel, Clotilde Chivas-Baron, Victor de Samès, Georges Groslier. Puis pour le second, Saint-Floris, Jean Renaud, Robert Delavignette, Emile-Félix Gautier, Maurice Martin du Gard, Oswald Durand, Paul Fabre, Jean Sermaye et enfin René Guillot.

Sont ainsi successivement représentés l'Indochine, le Maghreb, l'AOF et l'AEF... Et soulevées un certain nombre de polémiques, comme le dénigrement de l'œuvre coloniale au Tonkin par Jean Marquet (1921) : « Il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire et qu'il ne faut pas surtout crier aux oreilles de ceux qui sont tentés de dénigrer l'œuvre coloniale de la France » (22). Notons également le *Koffi* de Gaston Joseph (1923) décrit comme un contre-*Batouala* : « Nous avons personnellement connu un certain nombre de Koffi […]. Ils n'avaient pas la haine du blanc, ils n'étaient pas réfractaires à notre civilisation, ils reconnaissaient que nous leur étions supérieurs et ils se prêtaient facilement à la soumission » (62). George Groslier (1929) est accusé de vanter la décivilisation en paraissant en faire le procès : « Pierre Mille s'est demandé pourquoi le Français vivant dans certaines colonies se décivilise » (174). Ou encore une polémique s'ouvre sur le racisme supposé de Maurice Martin du Gard (1934).

Et justement pour présenter ces passionnants débats, Vladimir Kapor a dû se consacrer à une énorme, patiente et minutieuse recherche d'archives éditoriales (notamment dans la presse de cette époque), nous fournissant une masse considérable de connaissances nouvelles. Nous ne savions rien auparavant (ou peu de choses) sur nombre de ces lauréats : Marquet, Joseph, Chivas-Baron, De Samès, Groslier, Saint-Floris, Renaud, Fabre ou Guillot. Désormais nous voici mieux renseignés et la SIELEC a pu déjà exploiter, par exemple dans ce numéro, plusieurs éléments découverts sur Jean Sermaye. Dans des cadres sociopolitiques disparus, c'est grâce à Vladimir Kapor, une théorie de visages, d'expériences particulières et de personnalités qui remontent du passé, au-delà du temps et de l'oubli.

Tel est donc, selon nous, l'intérêt de ces deux beaux et si riches volumes (dignes de figurer dans toutes les bibliothèques) que de retracer « les cheminements de la quête identitaire d'un Empire colonial », et finalement, ce qui nous intéresse au premier chef, de toute une littérature.

* *Le Grand prix de littérature coloniale 1921-1938 (2 T.) : lauréats, jugements, controverses, Textes choisis et présentés par Vladimir Kapor, Autrement Mêmes, L'Harmattan, Paris, 2018 :*

- les pages citées, entre parenthèses, sans référence supplémentaire, proviennent de cette édition.
- En dehors de cet ouvrage, pour plusieurs citations entre parenthèses d'un même livre, seul le nom de l'auteur, suivi de l'année de publication, est répété.

*EN CONSULTANT L'ENCYCLOPEDIE DE LA COLONISATION FRANCAISE... (ALAIN RUSCIO dir.) **

Gérard Chalaye (SIELEC, Maroc)

C'est un beau travail que cette *Encyclopédie de la colonisation française* dirigée par Alain Ruscio dont 2 volumes, de A à C, sont déjà parus. Le troisième, de D à G, est sous presse. Le directeur (et le courageux éditeur) en promettent sept ou huit : excusez du peu..., et surtout bon courage ! A première vue (et à première pesée !), ces énormes ouvrages paraissent bien impressionnants, mais quelques minutes suffisent pour s'apercevoir que de lecture agréable, ils constitueront désormais un outil indispensable, dans la bibliothèque de l'honnête curieux de culture de l'ère coloniale et postcoloniale. Nous traiterons ici essentiellement du *C*, dernier paru.

Surtout ne nous trompons pas ! : il ne s'agit pas ici d'une Encyclopédie *contre* la colonisation, mais ce sont toute une époque historique et tout un mode de vie, du colonisé et du colonisateur, qui renaissent dans ce beau travail. Quel régal intellectuel, en effet, que de se promener à travers ces riches notices, toutes aussi bien informées les unes que les autres ! Et quelle surprise d'apprécier l'immense champ de connaissances ainsi déchiffré, avec ses différents niveaux, puisqu'on y trouve aussi bien de grands articles de fond historique - tels que c*atholicisme, civilisation, communisme, croisade, conversion...* et bien sûr, *colonisation, colonial, colonie, colonialisme...* Et d'innombrables notices très ciblées sur des points particuliers, événementiels, géographiques, linguistiques ou de mœurs, gastronomiques ou non – comme *café, couscous, cafre, créole, casque, cinéma, cireur, chanson* (il serait fastidieux de tout citer)... Les collaborateurs, de divers horizons culturels et professionnels, sont tous des spécialistes des sujets traités. Nommons, presque au hasard, Henri Copin, Catherine Coquery-Vidrovitch, Eric Jennings, David Murphy..., en en omettant tant d'autres. Là encore, impossible de citer tout le monde.

Pour le premier type de notices, nous avons particulièrement apprécié le *Camus* dont Alain Ruscio expose l'évolution et le parcours complexes, résultats de son enracinement et de son histoire personnelles, n'ôtant rien à la richesse de son œuvre. Entre l'Algérien, le journaliste, l'anticolonialiste problématique, avant et pendant la Guerre d'Algérie, avant De Gaulle et sous De Gaulle, l'auteur de l'article prouve bien que l'écrivain reste un homme seul, finalement un *Sisyphe malheureux.* Dans son *Cannibale*, Sébastien Jahan, présente toutes les facettes parfois contradictoires de ce phénomène énigmatique pour la conscience européenne. Sous un autre aspect, des notices telles que le *Carrières centrales* de François Salvaing nous font revivre des épisodes historiques primordiaux de pays comme le Maroc. Sabine Rousseau met en lumière le rôle joué par certains intellectuels catholiques — ainsi les 4 M(auriac) M(assignon) M(andouze) M (arrou), avec Barrat ou Domenach —, à la veille de la décolonisation et des indépendances (voir aussi *Conscience française* de Nelcya Delanoë). *Centenaire* n'oublie pas ces voix critiques, telle celle d'Albert Truphémus, qui ne manquèrent pas d'apporter, en Algérie même, des notes dissonantes, et remarquées, aux fameuses célébrations. Quant à l'article *Civilisation,* il permet de nous interroger pour décider qui est véritablement civilisé ou décivilisé. *Communautarisme* ne craint pas de revenir sur un débat très actuel. Le *Confrérie musulmane* de Luc Chantre pose le problème du degré d'implication de confréries, comme la *Tijâniyya,* dans l'ordre colonial. Et *Capitalisme* et C*olonialisme* sont deux articles *frères*, beaucoup plus *ennemis,* qu'on aurait pu le penser au prime abord, surtout depuis les conclusions d'un Jacques Marseille. Mais sur ces deux sujets, tellement approfondis et infinis, nos commentaires seraient ici interminables.

Ce sont, encore plus, des notices du second type, parmi lesquelles on trouve de véritables petits bijoux de profondeur et d'érudition. Par exemple ce *Café,* élément central de la consommation européenne (comme le sucre ou le *Chocolat* de Paul-Gaston L'Anglais), dont Anne Mézin nous montre combien il fut une boisson coloniale, augmentant les besoins de la traite triangulaire. Et ces *Cafés & restaurants maghrébins,* sur place ou en Métropole, dont on révèle qu'ils furent, à la fois, des hauts lieux de convivialité et de militantisme. L'article *Cireur* est l'occasion de remettre à l'honneur *Les Khouan du Lion noir* d'Albert Truphémus, cité plus haut. Notre vocabulaire contemporain, argotique ou non, s'est mon-

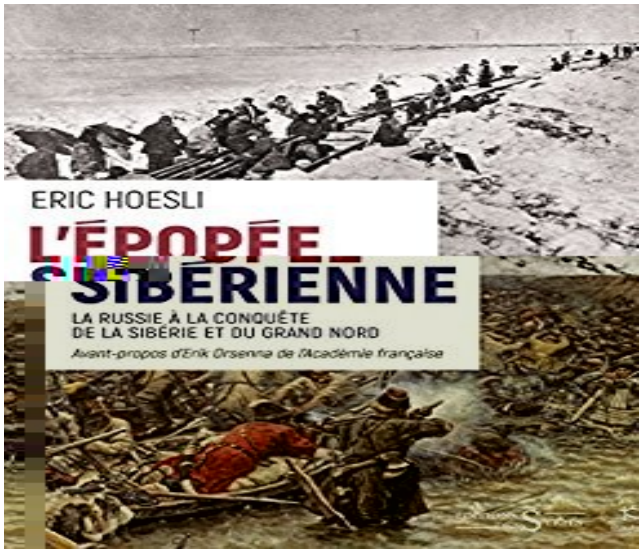
tré, lui, profondément influencé par ces *caïd, caoua, charabia, chleuh, chouf, chouïa, clebs...* Pour notre part, connaissant bien les Antilles ou la Réunion, nous avons lu, avec plaisir, les articles *cafre, cafrine, coolie* ou ce si ambigus *Créoles* dont Carpanin Marimoutou démontre la prodigieuse vigueur culturelle.

Pourtant, nous sommes obligés d'arrêter ici notre libre *promenade*, étant donné la richesse de l'ouvrage. Et dans tous les cas, nous souhaitons un très bon vent à cette entreprise originale, et de longue haleine, dont nous attendons avec impatience le troisième tome !

Gérard Chalaye (SIELEC, Maroc)

*** Alain Ruscio (dir.), *Encyclopédie de la colonisation française A-G*, 2 vol. (3è sous presse), Paris, Indes savantes, 2017**

ÉRIC HOESLI



Revue des livres

L'ÉPOPÉE SIBÉRIENNE
La Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord

ÉRIC HOESLI *

L'ombre du bagne tsariste et celle du Goulag soviétique continuent de peser sur l'image de la Sibérie. Vue d'Occident, celle-ci figura longtemps ce que la Russie avait de plus extrême, le prolongement hyperbolique de ses traits négatifs, ainsi récapitulés par Custine (29 juillet 1839) lors de son voyage russe : « À chaque pas que je fais ici, je vois se lever devant moi le fantôme de la Sibérie, et je pense à tout ce que signifie le nom de ce désert politique, de cet abîme de misères, de ce cimetière de vivants, monde des douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes, colonie sans laquelle cet empire serait incomplet comme un palais sans cave »[1]. Et pourtant la Sibérie ne se réduit pas au pays de la déportation. Avant de devenir une terre d'exil et de châtiment, ces espaces immenses ont connu d'autres formes de vie organisée, d'établissements humains et d'exploitation de ses ressources naturelles. Aussi l'imposant ouvrage que publie Éric Hoesli[2] ne consacre-t-il qu'une partie (la cinquième sur sept) à cette « plus vaste prison au monde ». Son ambition va plus loin : explorer les multiples facettes de l'univers sibérien tel qu'il fut appréhendé par les Russes, tel qu'il s'est présenté à leur regard craintif, curieux ou indifférent (selon les individus et les circonstances), à leurs appétits de gain ou de savoir, à leurs entreprises aussi hardies que persévérantes, aux ambitions géopolitiques de leurs maîtres successifs. L'angle épique annoncé dans le titre du livre se définit en sous-titre par la *conquête russe de la Sibérie et du Grand Nord* : pénétration de terres nouvelles, exploration de côtes inconnues, tentatives pour établir des voies maritimes inédites, actions diplomatiques et militaires en vue de sécuriser les frontières orientales d'un pays qui s'agrandissait à mesure que ces efforts portaient leurs fruits. La longue marche des Russes vers l'est et le nord-est du continent eurasiatique se voit contextualisée à chaque étape dans un cadre plus large — géographique, culturel, économique, politique — qui

rend compte à la fois des motifs ou des impératifs guidant la conquête et de ses modalités qui se renouvellent au fil du temps[3]. L'auteur réunit et agence une foule de données précises, souvent chiffrées, tirées d'une ample documentation où les travaux en langue russe prédominent, voisinant avec ceux des spécialistes français et surtout anglo-saxons. On conçoit aisément la difficulté d'un exercice d'une telle envergure, qui combine analyse détaillée et formulations synthétiques, suivi chronologique et développements thématiques : leur entrecroisement génère quelques redites difficilement évitables, mais la narration reste claire et fluide, conduisant le lecteur de main ferme à travers mille péripéties parfois stupéfiantes. En effet, sans rien perdre du sérieux attendu de l'auteur d'un livre remarqué sur le Caucase[4], l'Histoire se fait ici romanesque à souhait — aventures, épreuves, exploits physiques et psychiques, individus d'exception, destinées mouvementées. De cette accumulation d'initiatives risquées et de souffrances inouïes émergent des acteurs tantôt illustres, tantôt peu connus (du moins en France) de la geste russe en Sibérie et sur l'Arctique : chacun des portraits en action émaillant le récit mérite qu'on s'y attarde ou qu'on y revienne. À défaut d'embrasser une matière aussi foisonnante, notre propos se borne à résumer les grandes étapes de la conquête et à en dégager pour la SIELEC les points relevant des problématiques coloniales.

La fièvre de la zibeline

L'épopée sibérienne commence au début du XVIe siècle, sur les confins septentrionaux de la Russie d'Europe, avec les Stroganov : issus d'une famille de paysans, le patriarche Anika et sa descendance forment une dynastie d'entrepreneurs qui vont multiplier les activités (salines, forges, commerce du blé et de la fourrure, création de comptoirs) tout en archivant avec soin le détail de leur fonctionnement. À l'époque d'Ivan IV dit « le Terrible », les Russes voulant développer leurs échanges avec l'ouest doivent les faire transiter par leurs voisins polonais, lituaniens ou suédois, cependant que vers l'est et le sud-est ils se trouvent bloqués ou menacés par les Tatars installés en Crimée et sur la Volga (khanats de Kazan et d'Astrakhan). Ivan IV ayant réussi à faire sauter le verrou tatar sur ce grand fleuve, la voie ainsi libérée s'ouvre à d'autres circulations, notamment en direction de l'Oural, derrière lequel se profile un continent dont on ne sait quasiment rien. Un autre obstacle attend là ceux qui veulent commercer avec l'Asie et la Chine : le khanat tatar de Sibérie, qui renâcle à payer tribut au suzerain moscovite et favorise en sous-main des rébellions indigènes (Nogaïs) contre les empiètements territoriaux et commerciaux des sujets du tsar. Faute de maîtriser seul la situation, ce dernier accorde aux Stroganov des facilités et des droits exceptionnels en échange de leur aide à sécuriser la zone : « de fait, les Stroganov privatisent quasiment la région frontière et promettent d'en assurer la défense » (p. 41). Poussant son avantage, le souverain s'approprie de nouvelles terres dont il fait concession à ceux qu'É. Hoesli compare, vu la répartition des prérogatives et des engagements respectifs, aux « oligarques » d'aujourd'hui (p. 41) : les voilà libres de défendre ces terres à main armée et de les exploiter à leur gré — surface, sous-sol, transports par les voies d'eau assortis de portages intermédiaires.

À ce stade, l'expansion russe vers les étendues cachées par l'Oural n'obéit pas à une ambition politique. Son moteur principal est le négoce hautement lucratif de la fourrure, « la fripe douce et précieuse », « l'or doux » dont le commerce déjà ancien s'emballe au milieu du XVIe siècle. La fièvre de la zibeline incite les aventuriers à s'organiser en escouades pour une chasse intensive et les négociants à rationaliser des investissements qui, dans les conditions difficiles qu'imposent terrain et climat, les engagent sur de longs termes. L'État russe marche dans leurs pas : le long des voies de pénétration des trappeurs surgissent des fortins en bois (*ostrogi*) où les autochtones viennent s'acquitter en nature (avec des fourrures brutes de qualité supérieure) de la redevance (*iassak*) qui marque leur sujétion au tsar. Chasseurs et marchands sont eux-mêmes soumis au fisc : l'État contrôle et taxe les prises. Sur la coopération entre le pouvoir suprême et les entrepreneurs privés se développent simultanément le marché des fourrures, premier produit d'exportation du pays, et son administration, qui mobilise de nombreux fonctionnaires. Exploitée en quantités astronomiques, la ressource animale s'épuise vite, ce qui incite à la traquer toujours plus loin vers l'est, avec d'autant plus d'âpreté que les Russes la savent convoitée par d'autres. « C'est la présence du gibier, et tout particulièrement de

la zibeline au pelage soyeux, qui décide des chemins d'expansion […] L'État ne fait que suivre dans leur sillage » (p. 47), mais il impose aussitôt ses règles, un contrôle étroit qui paraît sans équivalent dans les pays d'Europe dont les ressortissants s'aventurent outre-mer. Loin de favoriser l'ascension d'une classe marchande autonome, cette première forme de colonisation reste soumise à la tradition féodale russe qui « fait de l'ensemble des possessions du tsar sa propriété personnelle. À ce titre les terres conquises et naturellement la fourrure qui en est tirée sont partie intégrante de ses biens » (p. 61).

La route maritime du Nord

S'agit-il d'un songe, d'une fable, d'une pure chimère ou d'une réalité dont l'existence reste à vérifier ? L'idée s'est répandue que l'on peut gagner la Chine (Cathay) en suivant les rives glacées qui bordent la Russie septentrionale. Des géographes européens supposent aussi qu'un continent entier se cache au large et au nord de l'Eurasie. D'autres parlent d'une mer chaude… Tout est à découvrir de ce côté du monde : du littoral de l'Arctique les cartes ne fournissent encore qu'un dessin approximatif ou purement hypothétique. Les pionniers qui, tel le vénitien Caboto et son équipage londonien recruté pour le compte de l'Angleterre, se sont introduits dans l'Arctique en espérant gagner le Cathay n'ont pas atteint leur but, mais du moins ont-ils ouvert une route commerciale qui contourne la Scandinavie et atteint l'estuaire de la Dvina : les fourrures de Russie (zibelines, martres, renards, loutres de mer) intéressent diablement les marchands anglais, puis les Hollandais. Lorsqu'il fonde la cité d'Arkhangelsk, qui va bientôt abriter un marché dynamique avec l'étranger, le tsar compte tirer profit lui aussi de cette ouverture maritime sur le monde. Cependant la route de Cathay par la voie supposée navigable du nord-est garde son pouvoir d'attraction. Nul ne sait s'il existe un passage maritime entre l'Arctique et le Pacifique, mais on veut y croire et des expéditions s'élancent. Les Hollandais sont les plus assidus, commandés par Barents (1594-1597) qui y perdra la vie : les glaces restent les plus fortes, arrêtant et brisant les vaisseaux, contraignant les survivants à des hivernages épuisants (froid, faim, scorbut) sur la banquise. Avec ou sans l'aval du pouvoir russe, qui en 1620 finit par leur interdire jalousement ce genre d'entreprise, les Européens ne renoncent pas pour autant à explorer des côtes qu'ils savent jalonnées d'estuaires prometteurs.

La poussée vers le Pacifique

Dépourvus de flotte marchande, les Russes, quant à eux, prospectent patiemment les voies terrestres. Mais c'est une suite d'expéditions militaires qui marquera un jalon décisif. Choisi par les siens comme *ataman* dans la campagne qui le mènera, lui et ses successeurs, à la conquête du khanat de Sibérie (1582-1598), le Cosaque Ermak se met au service des Stroganov. Ceux-ci veulent en finir avec les raids tatares et avec les rébellions d'autochtones qui menacent leur mainmise sur les confins orientaux du monde russe. D'abord peu intéressé à défendre ces avant-postes, le tsar répugne à engager ses propres forces, mais par la suite envoie ses troupes prendre possession des terres gagnées par les Cosaques. Le processus de colonisation réunit donc trois acteurs : un entrepreneur défendant ses intérêts et étendant sa sphère d'action ; des mercenaires acquis à sa solde, mais non dépourvus d'initiatives audacieuses ni de motivations plus patriotiques dont débattent les historiens (p. 105) ; un souverain qui entérine les gains territoriaux ainsi obtenus.

Une fois dépassée la barrière de l'Oural, le mouvement vers l'est ne cessera plus, empruntant le cours de fleuves géants (Ob, Irtych, Iénisseï, Léna) et de leurs affluents. La période des reconnaissances ponctuelles, suivies de retraits contraints par les rigueurs du climat ou par le manque de vivres (problème récurrent), est désormais révolue : « l'entreprise qui débute est celle d'une vaste colonisation, suivant un dessein systématique poursuivi, dirigé et contrôlé depuis le centre de l'empire » (p. 120). Fait nouveau, des paysans, souvent encouragés par l'État (il faut nourrir tout ce monde), accompagnent aventuriers, Cosaques, repris de justice, serfs en fuite, vieux-croyants persécutés et autres migrants qui prennent le chemin de la Sibérie en quête de fourrures toujours, bientôt aussi de minerai précieux (argent, or) et d'ivoire (défenses de morses). La progression jusqu'au Pacifique sera rapide, malgré des conditions éprouvantes et la résistance de certains autochtones : au fil du XVIIe siècle, plus de six mille kilomètres sont couverts en moins de

60 ans. Poussant vers le fleuve Kolyma, le cosaque Dejnev survit à l'hécatombe qui frappe son expédition et double le cap qui porte aujourd'hui son nom : ainsi est-il le premier à contourner l'Asie par le nord et à constater l'existence d'un passage maritime entre Eurasie et Amérique (1648). Sa découverte reste longtemps ignorée[5], de sorte que le mystère géographique quant au passage du nord-est suscite d'autres expéditions. Pierre le Grand, puis la tsarine Anna Ioannovna commanditent celles du Kamchatka, emmenées par le danois Vitus Béring, appuyées par l'Amirauté russe pour les aspects matériels (chantiers navals, écoles de navigation, fonderies, armureries) et par la jeune Académie impériale des sciences pour le recueil systématique des connaissances en tous genres. Le programme de la seconde expédition du Kamchatka (1733-1743), où les historiens voient « la plus formidable exploration scientifique de tous les temps » (p. 169), est titanesque, la logistique à sa mesure et le coût exorbitant. Quant à la collecte scientifique, illustrée par les noms de Gerhard Friedrich Müller, de Johann Gmelin et du prodigieux Georg Wilhelm Steller, elle se révèle impressionnante de variété et de richesse.

Ces savants étrangers, tout comme les autres participants, sont astreints au silence sur leurs découvertes : le pouvoir russe redoute que d'autres puissances ne s'emparent des secrets chèrement conquis. Car la compétition internationale s'est engagée, surtout avec la Grande-Bretagne, pour s'approprier les voies terrestres et surtout maritimes ayant l'Extrême-Orient pour enjeu. Persuadé que « la puissance russe grandira par la Sibérie et l'océan du Nord » (p. 247), l'éminent savant Mikhaïl Lomonossov avance à son tour des hypothèses quant au passage du nord-est, mais les glaces de l'Arctique continuent de faire barrage. C'est donc vers le commerce avec la Chine, vers la prospection de l'Amérique russe (futur Alaska) et vers l'établissement de ports ou comptoirs de part et d'autre du Pacifique que s'orientent les efforts à la fin du XVIIIe siècle. Une nouvelle étape alors se dessine : traverser le Pacifique suppose des investissements logistiques (navires de haute mer, matériels en tous genres, provisions) et des protections (contre les rivaux étrangers, contre les indigènes insoumis) qui nécessitent une implication accrue de l'État. L'idée peine à s'imposer dans les hautes sphères, mais c'est chose faite quand Paul Ier signe le décret de 1799 qui institue la Compagnie russo-américaine (RAK), destinée à promouvoir un empire commercial russe dans le Pacifique.

Quel avenir pour les colonies russes ?

À l'ère des grands empires ultramarins du XIXe siècle, la possession russe d'Amérique possède une singularité marquée : son peuplement compte très peu de colons russes (surtout des fonctionnaires et des ecclésiastiques) car le servage attache la plupart des paysans aux domaines de leurs maîtres et les fixe en Europe. L'établissement américain de la Russie — sa seule véritable colonie, si l'on entend sous ce terme une discontinuité territoriale - ne peut guère compter que sur la main d'œuvre autochtone pour la chasse et la pêche censées enrichir la RAK. Peu productif, vulnérable et coûteux, l'Alaska sera vendu aux États-Unis en 1867.

La Couronne n'a pas de doctrine coloniale fixe et unifiée. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, tandis que la Grande-Bretagne pousse ses pions en Chine, Nikolaï Mouraviev, brillant gouverneur général de Sibérie orientale, plaide pour que la Russie s'assure le contrôle du fleuve Amour afin de consolider ses positions à l'intérieur du pays et sur le Pacifique. Il préconise aussi des mesures visant à peupler ces étendues quasiment désertes en y déplaçant des paysans. Mais il a des contradicteurs haut placés arguant qu'il n'y a pas d'avenir dans ces contrées trop éloignées de la vieille Europe où se joue, croient-ils, l'essentiel du jeu des puissances. Ministre des Affaires étrangères, Karl de Nesselrode ne voit dans la Sibérie qu'un arrière-pays inerte, inutile et encombrant, tout au plus « une nasse profonde où placer nos déportés » (p. 320). Le point de vue officiel évolue avec Alexandre II, qui cherche en Extrême-Orient de quoi regagner l'influence perdue à l'ouest après la guerre de Crimée. La mainmise sur la province maritime séparant l'Amour de la frontière coréenne viendra parachever l'expansion qu'emblématise le nom de Vladivostok, port fondé en 1860.
Les ambitions orientales de la Russie séduisent aussi, selon une tout autre optique, des penseurs libéraux et des militants libertaires. L'anarchiste Piotr Kropotkine rêve la Sibérie comme « un champ immense pour les grandes réformes » (p. 339) à venir de l'ordre politico-social ; le socialiste

Alexandre Herzen y décèle la promesse d'un monde meilleur, émancipé, pendant de l'Amérique démocratique établie sur l'autre rive du Pacifique. Le modèle américain fascine ceux qui veulent en finir avec le servage, l'oppression et la répression étatiques, les hiérarchies et les mœurs archaïques. Faut-il croire Anton Tchékhov visitant la région, pour qui « le miracle sibérien » (mots de Herzen) tient ses promesses ? « La Suisse et la France n'ont jamais connu une telle liberté », écrit-il plein d'enthousiasme. « Sur l'Amour, le dernier des déportés russes respire plus librement qu'en Russie le premier des généraux » (p. 347).

La Sibérie ne fait-elle que prolonger « naturellement » l'espace russe qui n'a cessé de s'élargir depuis plusieurs siècles ? N'est-elle pas plutôt une extension superflue, artificielle et coûteuse à gérer - une colonie ? Une controverse sur ce thème s'engage en 1861 à Saint-Pétersbourg, initiée par la Société impériale de Géographie. S'il s'agit d'une colonie, affirment des orateurs, elle en viendra à se séparer un jour de sa métropole, comme ont fait les États-Unis et les pays latino-américains prenant leur indépendance. Profitons d'un autre ouvrage pour signaler l'article d'Olga Danilova, « Jules Legras et la polémique sur la colonisation à la fin du XIXe siècle », qui montre que les débats européens parviennent jusqu'en Sibérie où ils influent sur l'opinion[6]. Au livre *De la colonisation chez les peuples modernes* (1874), traduit et publié en russe (1877), de Paul Leroy-Beaulieu, apologiste de la colonisation, répond celui de Nikolaï Iadrintsev, *La Sibérie comme colonie, considérée sous le rapport géographique, ethnographique et historique* (1882), qui plaide pour l'autonomie sibérienne. Le concept de « colonie » frappe les esprits de l'intelligentsia qui s'est formée dans les villes du grand Est — Ekaterinenbourg, Tobolsk, Irkoutsk, Omsk, Tomsk où naît en 1888 la première université de la région. Un régionalisme sibérien s'ébauche en fait depuis les années 1860, attentif aux spécificités physiques et humaines du terroir, soucieux de les préserver, désireux d'en développer le potentiel et mâtiné de progressisme : « En lieu et place d'un pays n'entendant que le cliquetis des chaînes, nous dessinions un pays peuplé, libre, heureux de vivre, exultant, que nous appelions le pays du futur, semblable à l'Amérique ou à l'Australie », se rappelle un témoin (p. 371). Mais l'idée d'une autonomie sibérienne va rarement jusqu'au séparatisme et reculera sensiblement quand les millions de migrants déversés par le Transsibérien auront définitivement arrimé l'immense province au reste de l'empire.

Dans l'esprit de ses promoteurs, la ligne ferroviaire forgée de 1891 à 1904 ne relie pas une métropole dominatrice et une colonie soumise. Elle vise à unifier deux moitiés d'un pays au territoire exceptionnellement distendu et à lui procurer de nouvelles forces productives en facilitant son industrialisation. Le train devrait permettre à la Russie continentale de « faire jeu égal avec les puissances maritimes qui prennent le contrôle du monde » (p. 435). La réalisation du Transsibérien s'inscrit donc en miroir des entreprises strictement coloniales menées par d'autres nations. On compte qu'il aidera à développer l'Asie russe, à résoudre ses difficultés de transport et d'approvisionnement. Mais c'est l'inquiétude pour ses frontières orientales qui incite à accélérer le chantier : faute de quoi, prévient le ministre Sergueï Witte, principal artisan du projet, notre pays mal défendu tombera au rang de possession coloniale des autres puissances européennes (p. 431). La conception du réseau — son tracé rectiligne, l'implantation de gares souvent éloignées des villes — atteste qu'on se soucie moins d'irriguer économiquement les régions traversées que de conduire le plus vite possible à son extrémité des matériels, des marchandises, des troupes. Des considérations avant tout militaires (contrer la menace britannique sur la frontière afghane) avaient déjà présidé à la construction d'une ligne vers l'Asie centrale dans les années 1880.

Favoriser une migration paysanne vers les terres vierges d'Extrême-Orient constitue un autre objectif. La Sibérie s'offre à nourrir et intégrer ceux qui, une fois libérés du servage (1861) en Russie d'Europe, se retrouvent sans terre à cultiver ou sans lopin suffisant pour échapper à la misère. Asseoir la présence russe à l'est pour des raisons stratégiques (contenir les visées de l'Angleterre et plus récemment du Japon, certains généraux russes rêvant même d'annexer la Mandchourie pour neutraliser la Chine) aide simultanément à réduire la pression démographique et les tensions sociales apparues dans les provinces occidentales de Russie. C'est pourquoi le pouvoir multiplie les avantages destinés aux candidats au voyage et à l'installation. La politique menée en

ce sens obtient des résultats significatifs : en 1914, le Transsibérien a transféré plus de cinq millions de paysans d'Europe en Asie.

La Sibérie carcérale, moins celle des condamnés aux bagnes tsaristes que celle des camps de travail soviétiques, contribuera elle aussi à exploiter ces contrées pauvres en main d'œuvre. Force de travail peu coûteuse, astreinte aux besognes les plus pénibles, les prisonniers sont affectés à de grands chantiers (canaux, routes, barrages, abattages forestiers, complexes industriels, gisements miniers) dont s'enorgueillit la jeune Union soviétique. Autre visage de la colonisation, qui sous Staline prend « un caractère industriel inédit » (p. 498) : non content de profiter du labeur harassant des détenus peuplant le Goulag, le pouvoir multiplie tout exprès leur nombre au gré d'arrestations arbitraires, car ses plans grandioses exigent toujours plus d'appel au travail forcé. L'expression française « colonie pénitentiaire » reflète la dualité fonctionnelle d'une institution qui vise une double finalité — répressive et économique.

Retour vers le grand Nord

Qu'il existe un passage maritime au bout de l'Eurasie, le fait a été dûment vérifié dans l'intervalle, mais il reste peu exploitable : la fameuse route du nord ne peut exister tant que la banquise arctique passe pour infranchissable. Il faut attendre le dernier tiers du XXe siècle pour que de nouvelles tentatives soient couronnées de succès. De même que lors des étapes antérieures, É. Hoesli fait vivre sous nos yeux ceux qui prennent les initiatives – de gros marchands cette fois encore. Mikhaïl Sidorov en premier lieu, puis Alexandre Sibiriakov, dont le navigateur suédois Nordenskjöld concrétise en 1878 le dessein visionnaire. Retiré en France, Sibiriakov offrira à la Russie son premier brise-glace (1914), qui sera aussi le premier à parcourir la route maritime du nord en une seule saison (1932). Entre temps, les autorités toujours plus conscientes de son intérêt stratégique se sont engagées pleinement dans l'effort de reconnaissance et d'équipement de la voie arctique : son devenir prendra corps tout au long du XXe siècle, offrant à la Russie un libre accès aux océans de la planète. Moyennant des difficultés inouïes et d'infinies complications au sein des sphères dirigeantes. Moyennant l'hallucinante odyssée du *Tcheliouskine*, dont le sauvetage acrobatique (1934) contribue à exalter la gloire du régime communiste. Moyennant divers programmes, placés sous l'égide du Commissariat à la Glace, qui fréquemment s'avèrent aussi meurtriers pour les collaborateurs scientifiques que pour les équipages.

L'épopée polaire soviétique, dans la mesure où elle visait à maîtriser toujours mieux les éléments, prend fin à la veille de la seconde guerre mondiale. Après quoi, la Sibérie et l'Arctique basculent vers un rôle nouveau, celui d'un réservoir de métaux et d'énergies (électricité hydraulique, pétrole, gaz) qui semble à ce jour inépuisable, malgré les difficultés techniques conditionnant son exploitation et malgré les dégâts infligés par celle-ci à l'environnement. « Grande offensive de colonisation » (p. 720), même si le mot semble dévalué et officiellement banni, qui, à l'instar des précédentes mais sur une plus vaste échelle, suscite des appétits concurrents, impliquant fortement la Russie actuelle dans le grand jeu planétaire du capitalisme triomphant.

Françoise Genevray (Université Jean-Moulin Lyon III)

* Éric Hoesli, *L'Épopée sibérienne. La Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*, coédition Les Syrtes (Genève) - Paulsen (Paris), 2018.

1 Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, Paris, 1843, extraits publiés sous le titre *Lettres de Russie* par Pierre Nora, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1975, p. 184.

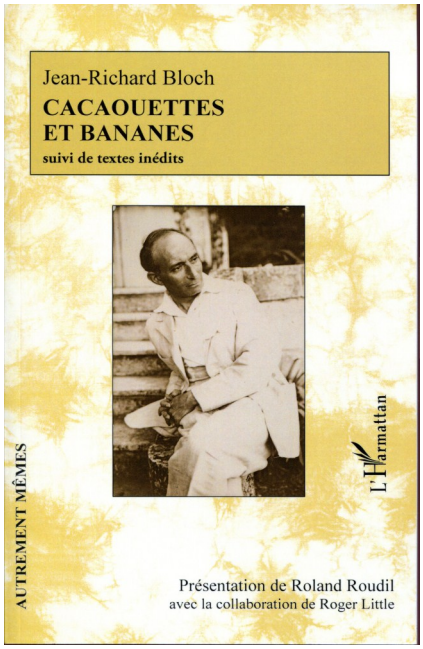
2 Plus de 800 pages (incluant notes, index, chronologie, bibliographie) complétées par treize cartes inédites et un cahier photos.

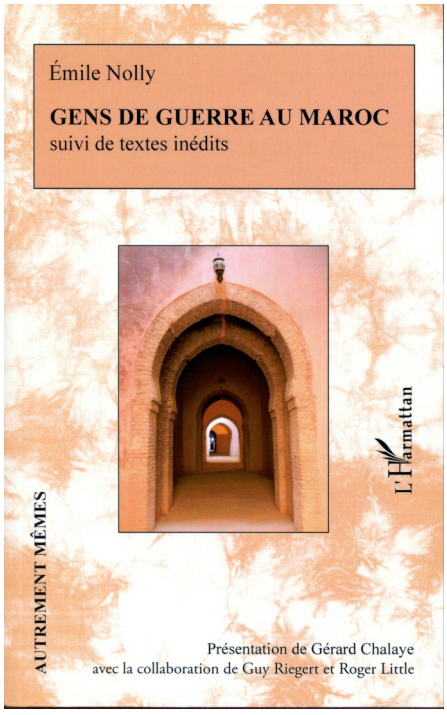
3 D'où les développements sur les Cosaques (provenance, organisation, activités, usages guerriers), sur l'essor paneuropéen du commerce de la fourrure, sur les transports sibériens (à quoi ressemblait la route terrestre nommé *trakt* ?), sur les hésitations des personnels politiques quant au bien-fondé de la colonisation, etc. Il ne s'agit là que d'exemples parmi beaucoup qui enrichissent la connaissance du monde russe par le lecteur français.

4 Éric Hoesli, *À la conquête du Caucase. Épopée géopolitique et guerres d'influence*, Paris, éd. des Syrtes, 2006.

5 Pourquoi ? voir p. 146. Les rapports dictés par Dejnev ne seront exhumés des archives qu'en 1736 (p. 175).

6 Dans *L'invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIIIe-XIXe siècles)*, dir. Sarga Moussa et Alexandre Stroev, Paris, Institut d'Études Slaves, 2014, pp. 60-76 (cf. notre recension de ce recueil dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2014 / n°4, www.srhlf.com).





Redécouvrir

CACAOUETTES (1) ET BANANES

JEAN-RICHARD BLOCH *

Nous sommes le 6 Mai 1921 en rade de Rufisque au Sénégal. Le narrateur « *monsieur Blô* » débarque avec le Commandant Chabaneix, vieux baroudeur effectuant depuis des lustres du cabotage sur les côtes d'Afrique. C'est l'occasion, pour lui, de découvrir un pays depuis longtemps évoqué par d'autres.

Très vite le narrateur a le sentiment d'être « *suspendu entre notre civilisation et l'autre* » par l'introduction d'éléments métropolitains dans ce monde africain (bureau de poste, square, gare et matériel ferroviaire…) Il éprouve un véritable « *vertige* » devant la beauté et la gaîté de ces jeunes africains au point d'opposer *le monde de l'utilité* à celui du *plaisir*, celui de l'*économie* à celui de *l'esthétique*, propos vite nuancés au fil de la découverte.

La société coloniale est alors évoquée avec les travailleurs et contremaîtres indigènes, les gros commerçants marocains, les inquiétants Maures et les ambigus syriens.

Au cours de cette longue déambulation dans la ville de Rufisque, c'est tout le monde colonial qui défile et la prise de conscience dans ce monde, de rapports humains empreints de mépris et de soumission.

Quelques figures caractéristiques se distinguent : un patron d'hôtel corse, ancien adjudant, alcoolique, aux affaires louches ; des militaires de la coloniale et leurs épouses ; de petits fonctionnaires noyant leur ennui dans l'alcool et même la rencontre avec un Européen décharné…

Aux larges avenues coloniales envahies par le sable, succède, aux alentours de la ville où règnent détritus, mouches et charognards, un paysage minéral de sable et de broussailles « *forêt de géants clairsemés* »

Dans un climat rythmé par les rares pluies tropicales permettant la croissance de la végétation, la monotonie de la vie du Noir le conduit parfois au suicide, nous affirme le narrateur, à cause des efforts de l'administration coloniale pour écarter toute calamité ! « *Tragédie d'une race étouffée par la paix* ».

A l'évocation de la foule africaine et plus particulièrement des femmes auxquelles il semble préférer les robustes éphèbes, succède celle des blancs de Rufisque pratiquant essentiellement le commerce d'arachide et les potins pour meubler leur ennui.

Le spectacle de l'arrivée du train est aussi l'occasion de nous faire entendre l'amertume et la plainte des petits Blancs qui ne sont plus respectés par les Noirs à qui l'on a donné trop d'importance….

D'autres rencontres se produiront au Saloum après franchissement de la barre et remontée de la rivière : père spiritain désabusé attendant la relève, « *commis noirs indolents* » et Blancs soumis à l'emprise de « *l'anémie coloniale* », mais aussi celle d'un « *demi-dieu postier* » en congé dont le port du boubou lui évoque la toge d'un empereur romain et celle d'un ancien combattant empreinte d'effusion virile.

Le voyage se poursuit en passant par Kaolack, Fatick, le Saloum, Mbour et Joal, non sans avoir longé un village brûlé suite à une épidémie de peste ou évoqué la maladie du sommeil, puis retour à Rufisque où la fête européenne rythmée par le jazz s'oppose à la fête nègre et ses polka, quadrille et mazurka !

Dakar, ville cosmopolite est le terme de ce périple sénégalais (« *du canton reculé à la circulation du vaste monde* ») et le retour vers l'Europe se fait via les Canaries et Gibraltar.

On lira avec profit l'analyse pénétrante de Roland Roudil en introduction à ce récit de voyage : «*une aventure personnelle, fruit de l'imaginaire confronté à la réalité géographique d'un pays et de sa population* ». *Cacaouettes et Bananes* devant être perçu avant tout comme « *un reportage d'esthète portant un regards original sur un monde inhabituel* ».

Alain Griol (Lyon)

**** Jean-Richard Bloch, Cacahouettes et bananes, Présentation de Roland Roudil, Autrement Mêmes, L'Harmattan, Paris, 2018***

(1) Orthographe de l'auteur respectée

Documents

Les lecteurs du *Courrier de la SIELEC* se souviendront certainement de l'article de Pierre Halen sur *Barga, maître de la brousse* et *Barga l'invincible* de Jean Sermaye, dans le n° 2, du *Complément d'information sur Jean Sermaye* de Roger Little, dans le n° 4, ainsi que des articles sur cet écrivain à l'occasion du Grand Prix de littérature coloniale, réunis par Vladimir Kapor, dans le n° 8. Ci-dessous, voici une nouvelle de Jean Sermaye, que Roger Little a trouvée grâce aux indications de Vladimir Kapor, parue dans *Le Monde colonial illustré* (mai 1937), présent sur Gallica.

HISTOIRE DE BROUSSE

JEAN SERMAYE

Rentrant en France, après un long séjour au Tchad, un officier remontait en pirogue le Chari. C'était l'époque, encore, où la voie fluviale était la plus rapide que pouvaient prendre les voyageurs dans ces contrées où, à travers la forêt, le seul moyen de locomotion était la marche à pied, au milieu de toute une ribambelle d'indigènes, portant sur la tête les bagages de l'Européen. Depuis, la route a été faite et l'automobile est intervenue.

La pirogue, pour rudimentaire qu'elle fût, manœuvrée par une douzaine de robustes pagayeurs avait l'avantage, même en remontant le rude courant, d'abattre, du lever au coucher du soleil, une bonne cinquantaine de kilomètres, malgré la halte du milieu du jour pour permettre à l'équipage de se nourrir et de prendre quelque repos.

C'était l'instant choisi par l'Européen pour détendre ses jambes après les heures d'immobilité forcées et pour abattre aussi quelques pièces de gibier indispensables à l'approvisionnement de la quinzaine de Noirs, gros mangeurs de viande, et du voyageur lui-même, qui devait, en grande partie, demander au pays ses moyens de vivre.

Le voyage en pirogue durait une bonne vingtaine de jours. L'effort à fournir par les pagayeurs exigeait une endurance peu commune qui dépendait beaucoup de la nourriture qui leur

était assurée.

Eux-mêmes, munis de harpons et de javelines, ne manquaient jamais l'occasion dans ces eaux poissonneuses et souvent peu profondes, de capturer quelques belles pièces et de transpercer, dans les broussailles ou sur les basses branches de la rive, de jeunes caïmans empêtrés dans les roseaux ou d'énormes lézards à tête bleutée.

Mais c'étaient là maigres provendes pour les robustes appétits des douze gaillards musclés qui, sans répit, au rythme battu sur un tam-tam par le maître barreur, faisaient voler la pirogue sur les eaux ou la hissaient à la perche dans les rapides pendant près de dix heures d'horloge.

Les bons Noirs préféraient s'en remettre, pour se gaver, au fusil de l'Européen et ils ne manquaient jamais de lui signaler soit dans les arbres bordant le fleuve, soit sur le fleuve lui-même, l'apparition de tout animal.

Ils abondaient et sur terre et dans l'eau. Le Chari coulait entre deux berges couvertes de végétation, deux berges boisées formant parfois de hauts talus, mais le plus souvent en pentes douces, recouvertes d'herbes, en épais tapis, entre les buissons chargés de nids d'oiseaux. Des singes de toutes tailles s'ébattaient un peu partout. Des phacochères se vautraient dans les bas-fonds fangeux ; des antilopes gracieuses étaient surprises au moment où, après avoir bu à la pointe du jour, elles folâtraient entre elles. De lourds oiseaux aquatiques, des canards, des pélicans, des bandes de sarcelles s'envolaient brusquement, au bruit des pagaies, coup de fusil tentant, mais inutile, car tout gibier abattu et tombant à l'eau était aussitôt la proie des caïmans.

Ils pullulaient, les immondes reptiles. On en voyait, sans cesse, allongés sur tous les bancs de sable, émergeant du fleuve ; sur toute pointe basse de la berge, comme dans le courant, apparaissaient de tous côtés, à fleur d'eau, les trois points que forment leur museau et leurs deux yeux quand ils viennent respirer en surface.

Le passage de la pirogue ne les dérangeait nullement. Leur chasse, pour des voyageurs, offrait plus de dangers réels que d'avantages certains. Bien que leur chair soit très estimée des Noirs, ils savent, par expérience, que, dans l'eau le caïman est un adversaire redoutable, qu'aucun harpon n'est assez puissant pour lui porter un coup mortel et qu'en cas de harponnage ce serait courir les risques de voir chavirer la pirogue, cas mortel pour tout l'équipage.

Les Noirs ne cherchent en conséquence à capturer le caïman qu'à terre où ils n'ont rien à craindre de lui, mais, sur l'eau, le laissent tranquille dans son élément.

Or, au cours de ce voyage, alors qu'au petit matin la pirogue reprenait sa marche et qu'allègres tous les voyageurs rythmaient en chantant leurs premiers efforts, brusquement, en plein courant, un caïman formidable apparut, le ventre hors de l'eau, battant faiblement de la queue pour chercher à reprendre son équilibre.

« Caïman malade », hurla le chef-barreur qui baragouinait le français et qui ajoutait aussitôt, en sa langue, des ordres à son équipage.

Deux des piroguiers s'armèrent de leurs harpons, tandis que l'ordonnance de l'officier lui tendait son mousqueton tout armé, et que, silencieuse, la pirogue manœuvrait pour s'approcher du monstre.

Les Noirs paraissant résolus à s'emparer du caïman, manifestement hors d'état de résister, l'officier ne pouvait qu'appuyer leur tentative.

Une balle bien placée, au moment où la tête du saurien sortait de l'eau, facilita la capture de l'animal dont le coup de feu paraissait avoir hâté l'agonie. Harponné, solidement amarré par une patte, flottant sur le dos, le caïman fut remorqué par la pirogue jusqu'à ce que la berge parut abordable et offrit un terrain propice au dépeçage.

Les Noirs exultaient. Sans aucun danger, presque en se jouant, ils s'étaient emparés d'une masse de viande qui leur promettait, boucanée, plusieurs jours de ripaille.

Une matinée leur suffirait pour leurs apprêts. Force était à l'officier de leur accorder ce répit, ces quelques heures de repos imprévu, mais qu'il serait aisé de rattraper sur l'horaire de route, car, pendant plusieurs jours, il ne serait plus nécessaire d'interrompre la marche pour chasser.

Le caïman fut hissé, péniblement, sur la berge. Il ne fallut pas moins d'une dizaine de vigoureux gaillards pour en venir à bout.

Étendu à plat dos sur les roseaux secs, il apparut alors dans toute sa puissance. Long de plus de quatre mètres, large à la naissance des mâchoires d'au moins un demi-mètre, il offrait aux regards envieux des Noirs un ventre arrondi, distendu à éclater.

« Lui y a mangé trop », prétendait le chef barreur et, par manière de plaisanterie, il monta sur ce ventre en dôme.

Sous son poids, le ventre s'affaissa quelque peu, la gueule encore mobile du caïman s'ouvrit et, d'elle, jaillit, d'un bon pied, la queue d'un boa, plus grosse qu'un poignet d'homme.

Ce fut, chez les Noirs, un déchaînement de joie. Capturer, sans peine, deux bêtes à la fois, deux bêtes aussi formidables, avoir à déguster deux gibiers des plus appréciés, avoir, en outre, à conter au retour au village, une savoureuse histoire mettaient tout l'équipage en liesse.

Pour l'officier, curieux passionnément des choses d'Afrique, il y avait une photographie des plus rares à prendre. Il y avait aussi, à reconstituer, aisément par la pensée, une de ces luttes de la grande brousse qu'il est donné à peu d'hommes civilisés de connaître.

Tiré par les Noirs, hors du caïman, le boa se révélait aussi gros que la cuisse d'un nègre et mesurait plus de cinq mètres de longueur.

Il avait la tête broyée, mais, en dehors de cette blessure qui remontait à peine à la moitié de la nuit, le monstrueux reptile qui avait encore des contractions sensibles, ne portait aucune autre atteinte.

Le drame s'était déroulé sur le fleuve lui-même, dans lequel, chaque soir, accroché à une branche, la tête au ras de l'eau, le boa, confiant dans sa force prodigieuse, attendait sa proie chair ou poisson.

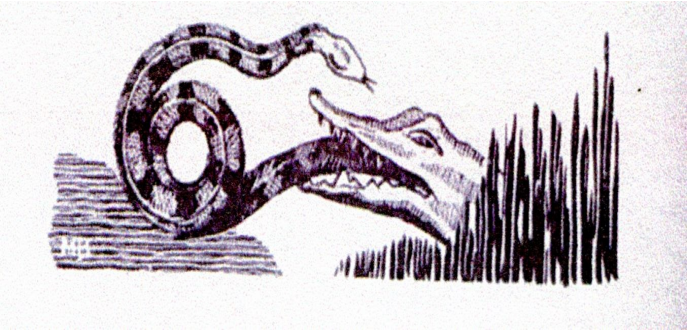
De son côté, le caïman, non moins sûr de sa puissance, guettait toute bête s'approchant du fleuve.

Ce fut la terrible mâchoire du caïman qui se referma sur la tête du boa.

Quelle dut être entre les deux monstres, l'âpre bataille ? Elle ne fut sans doute pas de longue durée, malgré l'extraordinaire vitalité du boa qui, même mortellement frappé, a des soubresauts redoutables.

Force resta au saurien qui lentement, avec cette gloutonnerie caractéristique du caïman, avala mètre par mètre, malgré ses contractions et ses résistances, sa victime toute entière quelles que fussent sa grosseur et sa longueur.

Mais, le reptile mort, continuant à se contorsionner dans l'estomac de son avaleur, prit, sans le savoir, sa revanche, étouffant son adversaire, le livrant sans défense à des piroguiers et à la curiosité d'un Européen de passage. L'histoire remonte à plus de vingt-cinq ans et n'avait jamais été contée.



Jean SERMAYE

« Jean Sermaye, auteur de *Barga maître de la brousse* (photo Martin de Pont) », *Le Monde colonial illustré*, avril 1937, p. 112 :

La découverte de cette photo exceptionnelle est le résultat du précieux concours de Vladimir Kapor *(MC Lettres, Université de Manchester G.-B.)* à l'occasion de ses recherches pour les volumes de la collection *Autrement Mêmes* (L'Harmattan) sur *Le Grand Prix de littérature coloniale*.

EMILE NOLLY
De Casablanca à Meknès

La réédition de *Gens de guerre au Maroc* d'Emile Nolly (présentation de Gérard Chalaye, avec la collaboration de Guy Riegert et Roger Little, Autrement Mêmes, L'Harmattan, Paris, 2018) présente l'*Odyssée* terrestre de l'auteur, de Casablanca à Fès, aller-retour, autour de l'étape emblématique de Meknès (cf. problématique ci-contre). Elle a donné l'occasion au Pr Jamal Hossaini-Hilali de retrouver, à Casablanca, l'ancienne plaque, toujours présente, de la rue qui lui avait été dédiée. Nous en montrons, ci-dessous, la photo prise par le Professeur (ainsi que son emplacement). Que ce dernier soit remercié pour l'enquête qu'il a bien voulu mener ! Et comme la thématique de l'œuvre est centrée autour de la porte d'Aguedal de Meknès, nous reproduisons (cf. page suivante) deux portes d'Aguedal, une troisième étant en couverture de l'ouvrage. Jamal Hossaini nous signale qu'un golf occupant, aujourd'hui, une grande part des « jardins des femmes », la *porte interdite* de Nolly pourrait, peut -être, encore s'y trouver...

L'ex Rue Nolly s'appelle actuellement Rue Brahim El Amraoui. Elle est située en plein centre ville. C'est la rue où il y a l'entrée de l'hôtel Excelsior à droite, Air Algérie à gauche. Toujours à gauche, il y a la boutique du photographe Maradji. Elle se termine sur le Boulevard Mohamed V.

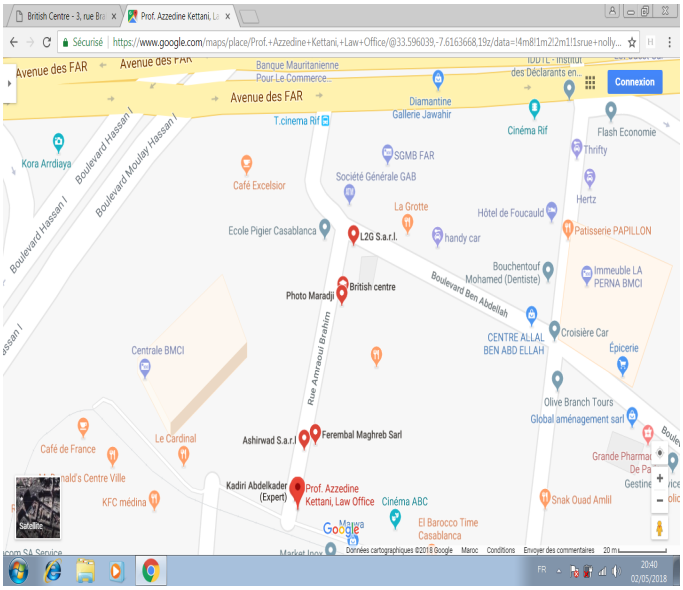
Sur une recherche du
Pr JAMAL HOSSAINI-HILALI (Vétérinaire et enseignant-chercheur à l'IAV Hassan-II)

GENS DE GUERRE AU MAROC

Il y a peu de guerre dans *Gens de guerre*. Malgré son titre, ce n'est pas un livre *de* guerre, mais un livre *dans* la guerre. Le récit, plus qu'une *Iliade*, se veut une *Odyssée* terrestre menant le narrateur de Casablanca à Fès, aller-retour sinueux, contre les tribus Beni m'Tir, Zemmour ou Zaër. Le capitaine Émile Joseph Détanger (1880-1914), alias Émile Nolly de son nom de plume, est un militaire-écrivain, déjà actif dans l'armée de Cochinchine, du Cambodge et du Tonkin, bien avant 1908. Il édite en 1912 ses *Gens de guerre au Maroc*, roman-récit semi-autobiographique. Les événements décrits portent sur l'année 1911, à la veille de l'instauration du Protectorat français. Jusqu'à la fin, Émile Nolly ne cesse de chercher l'entrée de la mystérieuse *Porte interdite* du Maroc, demeurant jusqu'au bout, énigmatiquement entrouverte. Contrairement à ce qu'il a ressenti en Extrême-Orient, finit-il par conclure au vice fondamental, de la rencontre des cultures, sous le signe de la guerre et de la domination ? *Hors des murs*, y a-t-il *le fossé* infranchissable, interdisant toute communication véritable ?

« Nous nous sommes regardés, hochant la tête, dévorés du même souci et souffrant du même mal, que nous arrivions à définir, comprenant que dans ce pays, dans ce pays où nous étions venus avec notre ardeur et nos enthousiasmes coutumiers, jamais nous ne serions pleinement heureux, parce que nous étions condamnés à rôder éternellement *hors des murs*… »

Emile Nolly, *Gens de guerre au Maroc*



UN CHEVAL BARBE NOMME "SOUDARD"

Pr JAMAL HOSSAINI-HILALI (Vétérinaire et enseignant-chercheur à l'IAV Hassan-II)

Les livres, les articles et les synthèses bibliographiques ne manquent pas lorsqu'on s'intéresse au cheval barbe. Les hippologues, les juges équins et les vétérinaires s'ingénient à préciser les caractéristiques morphologiques de cette race avec moult détails sur telles ou telles mensurations. Ce qui est beaucoup plus rare c'est la description du tempérament et du caractère ainsi que les caractéristiques physiologiques d'adaptation aux conditions difficiles du milieu. En effet, on l'oublie souvent, une race animale a aussi un côté psychologique « caractériel », qui peut être apprécié tant que l'action de l'homme, par le biais de la sélection génétique, ne l'a pas érodé, transformé ou corrompu. Mais le caractère reste un élément difficile à apprécier, mélangeant l'objectif et le subjectif. En plus, il ne peut être apprécié lors d'une séance de présentation sur carrière mais demande un contact direct et prolongé avec l'animal. Généralement c'est le cavalier ou l'éleveur non absentéiste qui est le mieux placé pour le juger.

Nous sommes tombés sur un texte particulier écrit par un médecin, le Dr Graindorge qui a été affecté à Oujda en 1912 et qui a participé aux manœuvres militaires de la colonne de Taza pour rejoindre Fès lors de la signature du traité du protectorat français au Maroc. Ce récit biographique est riche en élément d'informations sur le déroulement des actions militaires. Cependant le Dr Graindorge nous donne de précieuses informations sur son cheval qu'il utilisa durant deux ans dans l'Oriental. Nous avons jugé utile de restituer ces informations car il donne une idée des traits de caractère et d'adaptation aux conditions difficiles au milieu du cheval barbe au début du 20ème siècle. Ce texte biographique a été conservé pendant longtemps dans les archives militaires de l'hôpital de Val-de-Grace et a été ressuscité et édité en 1996 grâce à la persévérance d'un autre médecin très connu du service d'hygiène de Rabat, le Dr Maxime Rousselle (1).

Le Dr Graindorge a été affecté au 2ème

régiment des chasseurs d'Afrique. C'est à Tlemcen, le 15 novembre 1911, que le médecin va faire connaissance avec sa future monture. Il évoque cette rencontre ainsi : *« Je déniche un charmant cheval barbe : Soudard, le bien aimé, a déjà fait colonne. Sa robuste élégance et son caractère me font bien présager de ses services* ». C'est donc lui qui a choisi ce cheval parmi d'autres. Connaissait-il le monde du cheval, hormis les bases acquises lors de l'enrôlement dans l'armée. Aucun élément biographique n'est disponible pour corroborer ceci, sauf un. Son père était officier de garnison à Lyon ce qui laisse présager que le médecin a été imprégné de la vie de garnison durant son enfance et peut-être avec une pratique honorable de l'équitation.

En juin 1912, le Dr Graindorge est à Guercif, entre Taza et Oujda, pour participer à l'installation d'un poste militaire. Il décrit le campement avec ses tentes, ses huttes en roseaux et ses baraquements. Il s'arrête aux chevaux barbes formant l'escadron : « *Ceux-ci sont vraiment des animaux admirables : toujours gai, en bon état malgré le peu de variété de leur nourriture, l'inconfort de leur situation. Sans toit, sans litière, ni l'ardeur du soleil de midi, ni le froid des nuits ne paraissent les incommoder*». Le Dr Graindorge évoque ici un trait physiologique appréciable du barbe : c'est sa rusticité et son adaptation aux conditions difficiles du milieu. Ces caractéristiques d'adaptation aux contraintes de l'environnement font partie intégrale de la caractérisation des races et génotypes animaux comme le recommande les différents comités d'étude et de conservation de la biodiversité animale sous tutelle de la FAO. En tant que physiologiste, et au meilleur de ma connaissance, il n'y a aucune étude sérieuse réalisée dans des conditions contrôlées pour apprécier ce trait de caractère avec des contraintes simulés en laboratoire (réactions au manque d'eau, au manque de nourriture, au stress thermique et comparaison par rapport à une race non adaptée comme témoin biologique).

En novembre 1912, l'escadron du Dr Graindorge est à Oujda. C'est l'occasion de relater une utilisation encore méconnu du cheval barbe : le polo. Apparemment, on commençait à peine à jouer à ce jeu dans la cavalerie française et peu de gens n'en avait encore une réelle expérience. Seul un vétérinaire capitaine de l'escadron, Belval, venant de Paris, maitrisait les principes. Bref, les chevaux ont été choisis parmi ceux de l'escadron des chasseurs et des spahis. Le cheval Soudard faisait partie des heureux élus. Ces parties de polo jouées en fin d'après-midi sur le champ de manœuvre étaient un délassement pour les soldats et un bon exercice pour les chevaux. Le Dr Graindorge commenta ainsi ces séances de polo : « *Quant aux chevaux, c'était pour eux le meilleur des dressages et ces barbes très intelligents suivaient la balle, luttant entre eux de vitesse, s'arrêtant, repartant en sens inverse, comme le chat maltais dans le célèbre roman de Kipling. Ils finissent, dans l'émulation, par se mordre et se taper. Il fallait alors les remettre dans le rang* ».

En janvier 1914, et de retour de Taza, le Dr Graindorge est à nouveau à Oujda dans l'attente d'une affectation en métropole où il retrouva la garnison très excitée par l'annonce de fêtes militaires comportant un concours hippique et un cross en terrain varié. Sans hésitation, le Dr Graindorge engage son cheval Soudard dans la seconde épreuve, tout en prenant le soin de le préparer avec des séances de courses de vitesse et de sauts d'obstacles. Il commente les performances de son cheval en ces termes : « *Réellement, Soudard, est un bon cheval. Il n'est plus jeune, depuis deux ans avec moi, il roule le bled presque toujours sans écurie ni litière, et la brave bête réussit à se classer très honorablement au parcours de concours d'abord, puis militaire ensuite* ». Cette double performance a été si remarquée que le directeur des haras du Maroc de l'époque, le colonel Desmontiers-Mérinville, donna l'ordre de faire entrer Soudard au haras. *« C'est un animal, dit-il, dont il faut garder la graine* ». Ce qui a été une retraite bien méritée pour ce cheval.

Peut-être que de nos jours beaucoup de barbes vadrouillant dans la campagne marocaine et exaltant la fougue lors de fantasias populaires ont une graine de ce barbe nommé Soudard ?.

(1) Docteur Graindorge. 1996. *Carnet de voyage du Dr Graindorge au Maroc, 1911-1914*. Présenté et illustré par le Dr Maxime Rousselle, Rousselle éditions, Talence, France.

Editions

2018

AHMAD Aeham, *Le Pianiste de Yarmouk,* La Découverte, 2018
ASSOULINE Pierre, *Retour à Séfarad,* Gallimard, 2018
BACHI Salim, *Un jeune homme en colère,* Gallimard, 2018
BEAUD Stéphane, *La France des Belhoumi,* La Découverte, 2018
BEN JELLOUN Tahar, *La Punition,* Gallimard, 2018
CUNARD Nancy, *Negro Anthology,* Nouvelles éditions Place, 2018
DE MONTAIGNE Tania, *L'Assignation, Les Noirs n'existent pas,* Grasset, 2018
DJEMAI Abdelkader, *Le Jour où Pelé, Ed. Le Castor astral, 2018*
FANON Frantz, *Œuvres,* II, La Découverte, 2018
JAY Salim, *Dictionnaire des romanciers algériens,* La Croisée des chemins, Casablanca, 2018
LE CLEZIO JM, *Bitna, Sous le ciel de Séoul,* Stock, 2018
MANNING Patrick, *Histoire et culture de la diaspora africaine,* Présence africaine, 2018
MARYNOWER Claire, *L'Algérie à gauche,* PUF, 2018
MORRISON Toni, *L'Origine des autres,* Christian Bourgois, 2018
NOUDELMANN François, *Edouard Glissant, l'identité généreuse,* Flammarion, 2018
RAHARIMANANA, *Revenir,* Rivages, 2018
ROGERS Dominique et **LESUEUR** Boris, *Sortir de l'esclavage,* Karthala, 2018

2017

ABDEL-SAMAD Hamed, *Le Fascisme islamique,* Grasset, 2017
ADIMI Kaouther, *Nos richesses,* Seuil, Paris, 2017
AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Une initiation, Rwan*da *1994-2016,* Seuil, 2017
AUGIER Justine, *De l'ardeur, histoire de Razan Zaitouneh,* Actes Sud, 2017
BACHI Salim, *Dieu, Allah, moi et les autres,* Gallimard, Paris, 2017
BALDWIN James et **PECK** Raoul, *I am not your negro,* Robert Laffont, Paris, 2017
BARR James, *Une ligne dans le sable, le conflit franco-britannique qui façonna le Moyen-Orient,* Ministère de la défense, Perrin, 2017
BELL Gertrude**,** *En Syrie,* Bartillat, 2017
BICHET Yves, *Indocile,* Mercure de France, 2017
BINEBINE Mahi, *Le Fou du roi,* Stock, 2017
BLACHERE Emile, *Des fleurs sur des cadavres,* Plon, 2017
BOUCHERON Patrick (dir.), *Histoire mondiale de la France,* Seuil, 2017
BOUDJEDRA *Rachid***,** *La Dépossession,* Grasset, 2017
BOUMEDIENE Samir, *La Colonisation du savoir, un histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde,* Des mondes à faire, 2017
CECCATY René de, *Enfance, dernier chapitre,* Gallimard, 2017
CHAMOISEAU Patrick, *Frères migrants,* Seuil, 2017
CONDE Maryse, *Le Fabuleux et Triste Destin d'Ivan et Ivana,* JC Lattès, 2017
COULIBALY Adama, *Le Postmodernisme littéraire et sa pratique chez les romanciers francophones en Afrique noire,* L'Harmattan, 2017
DAOUD Kamel, *Mes indépendances, chroniques,* Actes sud, 2017
DAOUD Kamel, *Zabor ou les psaumes,* Actes Sud, 2017
FELLOUS Colette, *Pièces détachées,* Gallimard, 2017
FREMEAUX Jacques, *La Question d'Orient,* (rééd.) Biblis / CNRS éditions, 2017
GIRAUD Brigitte, *Un Loup pour l'homme,* Flammarion, 2017
GOEBEL Michael, *Paris, capitale du tiers-monde,* Editions La Découverte, 2017

GRUZINSKI Serge, *La machine à remonter le temps,* Fayard, 2017
HANNE Olivier, *Les Seuils du Moyen-Orient,* Editions du Rocher, 2017
JEANNENEY Jean-Noël et **GUEROUT** Jeanne (dir.), *L'Histoire de France vue d'ailleurs,* Les Arènes, 2017
JENNI Alexis, *La Conquête des îles de la terre ferm*e, nrf, Gallimard, Paris, 2017
QUELLA-VILLEGER Alain, *Ailleurs et libre, errant,* Le Carrelet Editions, 2017
LAABI Abdelatif, *Petites lumières, écrits,* La Différence, 2017
LACHENAL Guillaume, *Le Médecin qui voulut être roi, sur les traces d'une utopie coloniale,* Seuil, 2017
LAMOUREUX Gérard (éd.), *Cent an*s de poésie en *Guadeloupe : une anthologie 1911-2017,* Editions Long Cours, le Gosier (Guadeloupe), 2017
LAROUI Fouad, *L'insoumise de la Porte de Flandre*, Julliard, 2017
LEBDAI Benaouda, *Afrique littéraire : entretiens, réflexions critiques,* ENAG, Alger, 2017
LEBLANC Guillaume et **BRUGERE** Fabienne, *La Fin de l'hospitalité,* Flammarion, 2017
LE CLEZIO JM.**,** *Alma,* Gallimard, 2017
LE DANTEC Jean-Pierre, *Le Disparu*, Gallimard, 2017
LOVEJOY Paul, *Une Histoire de l'esclavage en Afrique,* Karthala, 2017
MABANCKOU Alain (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui,* Seuil, 2017
MAJDALANI Charif, *L'Empereur à pied,* Seuil, 2017
MINOUI Delphine, *Les Passeurs de livres de Daraya*, Seuil, 2017
NAJEEB Michaeel, *Sauver les livres et les hommes,* Grasset, 2017
OWUOR Yvonne Adhiambo, *La Maison au bout des voyages,* Actes sud, 2017
PAUTOT Serge, *France-Algérie, du côté des deux rives,* L'Harmattan, 2017
PHELINE Christian et **SPIQUEL-COURDILLE** Agnès, *Camus, militant communiste,* Gallimard, 2017
PRUDHOMME Florence (dir.), *Cahiers de mémoire, Kigali,* Classiques Garnier, 2017
ROGOZINSKI Jacob, *Djihadisme : le retour du sacrifice,* Dseclée de Brouwer, 2017
RUSCIO Alain (dir.), *Encyclopédie de la colonisation française,* vol. C, Indes savantes, 2017
SLIMANI Leila, *Sexe et mensonges, la vie sexuelle au Maroc*, Arènes éditions, 2017
TAIA Abdellah, *Celui qui est digne d'être aimé,* Seuil, 2017
ZEGHIDOUR Slimane, *Sors, la route t'attend,* Les Arènes, 2017
ZENITER Alice, *L'Art de perdre,* Flammarion, Paris, 2017

2016

AGERON Charles-Robert, **COQUERY-VIDROVITCH** Catherine, **MEYNIER** Gilbert et **THOBIE** Jacques, *Histoire de la France coloniale 1914-1990,* Armand Colin, 2016
BERTRAND Romain, *Colonisation, une autre histoire,* La documentation française, 2016
BRIDET Guillaume, **DURAND** Jean-François et **ROUDIL** Roland (dir.), *Le Reportage colonial,* Cahiers de la Sielec n°11, Kailash, Pondichéry-Paris, 2016
CHABBI Jacqueline, *Les Trois Piliers de l'Islam, lecture anthropologique du Coran*, Seuil, 2016
CONSTANT Paule, *Des chauves-souris, des singes et des hommes*, Gallimard, 2016
CONSTANT Paule, *C'est fort la France !,* Gallimard, 2016
FERRO Marc, *La Colonisation expliquée à tous,* Seuil, 2016
LENTZ Thierry et collectif, *La Fin des empires,* Perrin, 2016
MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires,* Histoire, Paris, Seuil, (2014-) 2016
MELANGES François Pouillon, *L'Orientalisme après la querelle*, Karthala, Paris, 2016
MEYER Jean, **TARRADE** Jean, **REY-GOLDZEIGUER** Annie et **THOBIE** Jacques, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914,* Armand Colin, 2016
MIANO Léonora, *L'Impératif transgressif,* L'Arche, 2016
ONFRAY Michel, *Penser L'islam,* Grasset, 2016
SLIMANI Leïla, *Dans le jardin de l'ogre,* Gallimard, 2016
SLIMANI Leïla, *Chanson douce,* Gallimard, 2016
THOUILLOT Michel, *Marocs,* L'harmattan, 2016

Autrement Mêmes

Paris, L'Harmattan

TITRES RÉCENTS

2018

BEYE Ben Diagaye et **DIOP** Boubakar Boris, *Thiaroye 44: scénario inédit,* présentation de Martin Mourre, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-14708-6, 2018

BLOCH Jean-Richard, *Cacaouettes et bananes,* présentation de Roland Roudil, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2343-14061-2, 2018

DURAND Oswald, *Terre noire,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-14262-3, 2018

DURAND Oswald, *Vertiges,* suivi de **PHARAUD** Hippolyte et Prosper (pseud. d'Oswald Durand et Joseph Gaillard-Groléas), *Pellobellé, gentilhomme soudanais,* présentation de Roger Little, 978-2-343-14263-0, 2018

LE GRAND PRIX *DE LITTERATURE COLONIALE* : lauréats, jugements, controverses I et II, présentation de Vladimir Kapor, ISBN 978-2-343-14966-0, 2018

MARAN René, *Nouvelles africaines et françaises inédites ou inconnues*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-13879-4, 2018

NOLLY Emile, *Gens de guerre au Maroc*, présentation de Gérard Ghalaye, avec la collaboration de Guy Riegert et Roger Little, 978-2-343-14999-8, 2018

VANDERBURCH Emile , *Séliko ou le petit nègre,* suivi de **SEWRIN** Charles, *Les Habitants des Landes,* présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-15007-9, 2018

2017

ANTHOLOGIE, *Nouvelles antillaises du XIXè siècle,* présentation de Barbara T. Cooper, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-11773-7, 2017

AUDE Joseph, et autres auteurs, *Gens de couleur dans trois vaudevilles du XIXè siècle,* présentation de Lise Schreier, ISBN 978-2-343-11238-1, 2017

DELAVIGNETTE Robert, *Mémoires d'une Afrique française I et II,* présentation d'Anthony Mangeon, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-11662-4, 2017

TRAVERSAY Auguste Prévost de Sansac de, *Les Amours de Zémédare et Carina,* et *La Description de l'île de la Martinique,* présentation de Jacqueline Couti, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 98-2-343-12279-3, 2017

2016

ANTIER Benjamin et Alexis de Comberousse, *Le Marché de Saint-Pierre,* mélodrame en cinq actes, suivi de nombreux documents inédits, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-09918-7, 2016

AUTEURS VARIES, *Les colonies ont la parole,* une anthologie, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-09854-8 et 978-2-343-09855-5, 2016

AUTEURS VARIES, *Les tirailleurs sénégalais vus par les Blancs,* anthologie d'écrits de la première moitié du XXè siècle, choix et présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-09575-2, 2016

BARTHE François, *Oxiane ou La Révolution de Saint-Domingue*, présentation de Marshall C. Olds et Sarah V. Mécheneau, ISBN 978-2-343-09588-2, 2016

BERTRAND Louis, *Le Sang des races,* présentation de Peter Dunwoodie, ISBN 978-2-343-08776-4, 2016

CARIO Louis et Charles Régismanset, *L'Exotisme : la littérature coloniale,* présentation de Patrick Crowley, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-08510-4, 2016

ESME Jean d', *L'Homme des sables*, présentation de Justin Izzo, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-08917-1, 2016

CARNOT Hippolyte, *Gunima : nouvelle africaine du XVIIIè siècle,* présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, ISBN 978-2-343-07089-6, 2015

DUGOUJON L'abbé Casimir, *Lettres sur l'esclavage et l'abolition dans les colonies françaises, 1840-1850,* présentation de Nelly Schmidt, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07468-9, 2015

SAINT-GEORGES Henry de et Hippolyte Monpou, *Le Planteur,* opéra-comique en 2 actes, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-07120-4, 2015

NOLLY Emile, *Le Conquérant : journal d'un indésirable Au Maroc,* présentation de Guy Riégert, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07466-5, 2015

PAUL-MARGUERITTE Lucie**,** *En Algérie,* présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-06556-4, 2015

PAUL-MARGUERITTE Lucie, *Tunisiennes,* présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07843-4, 2015

2014

BOULLE Pierre H. et Sue PEABODY, *Le Droit des Noirs en France au temps de l'esclavage* : textes choisis et commentés, ISBN 978-2-343-04823-9, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Contes d'AEF, 1880-1910,* ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-0246-6, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Mambu et son amour,* avec de nombreux documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02463-9, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Fièvres d'Afrique* suivi de récits inédits : *La Duchesse : La Recluse et Minne Water : lac d'amour (extraits),* présentation de Roger Little, avec la collaboration de Claude Achard, ISBN 978-2-343 -02851-4, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Marikiri au paradis des bêtes,* ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02851-4, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Jean Rouquier : la voix du sang,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02850-7, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Azizé : amours tropicales I,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02771-5, 2014

CHARBONNEAU Louis, *L'Orchidée noire : amours tropicales II,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02772-2, 2014

DENNERY Adolphe, *Le Tremblement de terre de la Martinique,* Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978 -2-343-03708-0, 2014

LAVALLEE Joseph, *Le Nègre comme il y a peu de blancs,* Présentation de Carminella Biondi avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-03184-2, 2014

LEBEL Roland, *L'Afrique occidentale dans la littérature française* (depuis 1870), présentation de Pierre-Philippe Fraiture, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-03177-4, 2014

MALLERET Louis, *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, présentation d'Henri Copin et Françoise Doré, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-04404-0, 2014

MANET Jenny, *Maïotte : roman martiniquais inédit,* Présentation de Jacqueline Couti, ISBN 978-2-343-03194-1, 2014

REYBAUD Fanny, *Quatre romans antillais,* présentation de Lesley S. Curtis, ISBN 978-2-343-02624-4, 2014

RENEL Charles, *Le Décivilisé,* présentation de Claire Riffard, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-04403-3, 2014

SEJOUR Victor, *Le Mulâtre* suivi de *La tireuse de cartes,* Présentation de Lydie Moudileno, ISBN 978-2-343-03636-6, 2014

2013

CANU Adrien Henri, *La pétaudière coloniale,* présentation de Boris Lesueur, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-00210-1, 2013

Agenda

Colloques - Rencontres - Appels à communication

Pour de plus amples informations, se reporter au site : http://www.fabula.org/

25-27 septembre 2019, AIX-en-PROVENCE (France), Aix-Marseille université, Colloque 2015 de l'APELA, *Archives matérielles, traces mémorielles & littératures des Afriques*

6-7 mars 2019, BENI MELLAL (Maroc), Université Sultan Moulay Slimane, Faculté des Lettres et Sciences humaines, *Fouad Laroui, écrivain transculturel.*

11-12 octobre 2018, PARIS (France), Musée du Quai Branly—Jacques Chirac & Palais de la Porte Dorée—Musée national de l'histoire de l'immigration, *Les Arts coloniaux—Circulation d'artistes et d'artefacts entre la France et ses colonies.*

1-4 octobre 2018, AIX-en-PROVENCE (France), Aix-Marseille Université, ESPE, Forum GIS MOM, *(D') Ecrire les mondes arabes et musulmans.*

25-26 septembre 2018, OXFORD Université (UK, Christ Church), *L'Exotisme, le colonialisme et la décadence autour de la fin du siècle.*

6-7 septembre 2018, METZ (France), université de Lorraine & TOAMASINA (Madagascar) Université, Colloque international, *Mémoire des origines et construction mémorielle : l'exemple de Jacques Rabemananjara.*

9-12 Juillet 2018, MARSEILLE (France), Université Aix-Marseille, 4è édition des (JCEA) Jeunes Chercheurs en Etudes Africaines, *Les Afriques en débat.*

4-11 juillet 2018, Centre culturel international de CERISY la Salle (France), *Colloque Segalen 1919 -2019 : « Attentif à ce qui n'a pas été dit ».*

27-28 juin 2018, ANGERS (France) Université, Colloque « Décolonisation et enjeux postcoloniaux de l'enfance et de la jeunesse (1945-1980).

21-22 juin 2018, NIMES (France) Université, Colloque international, *Pourquoi les identités ? Intérêts et limites d'une notion controversée.*

14-15 juin 2018, NANTES (France) Université, (CRINI) Centre de Recherches sur les Identités Nationales et l'Interculturalité, *Productions et identités locales en contexte de mondialisation.*